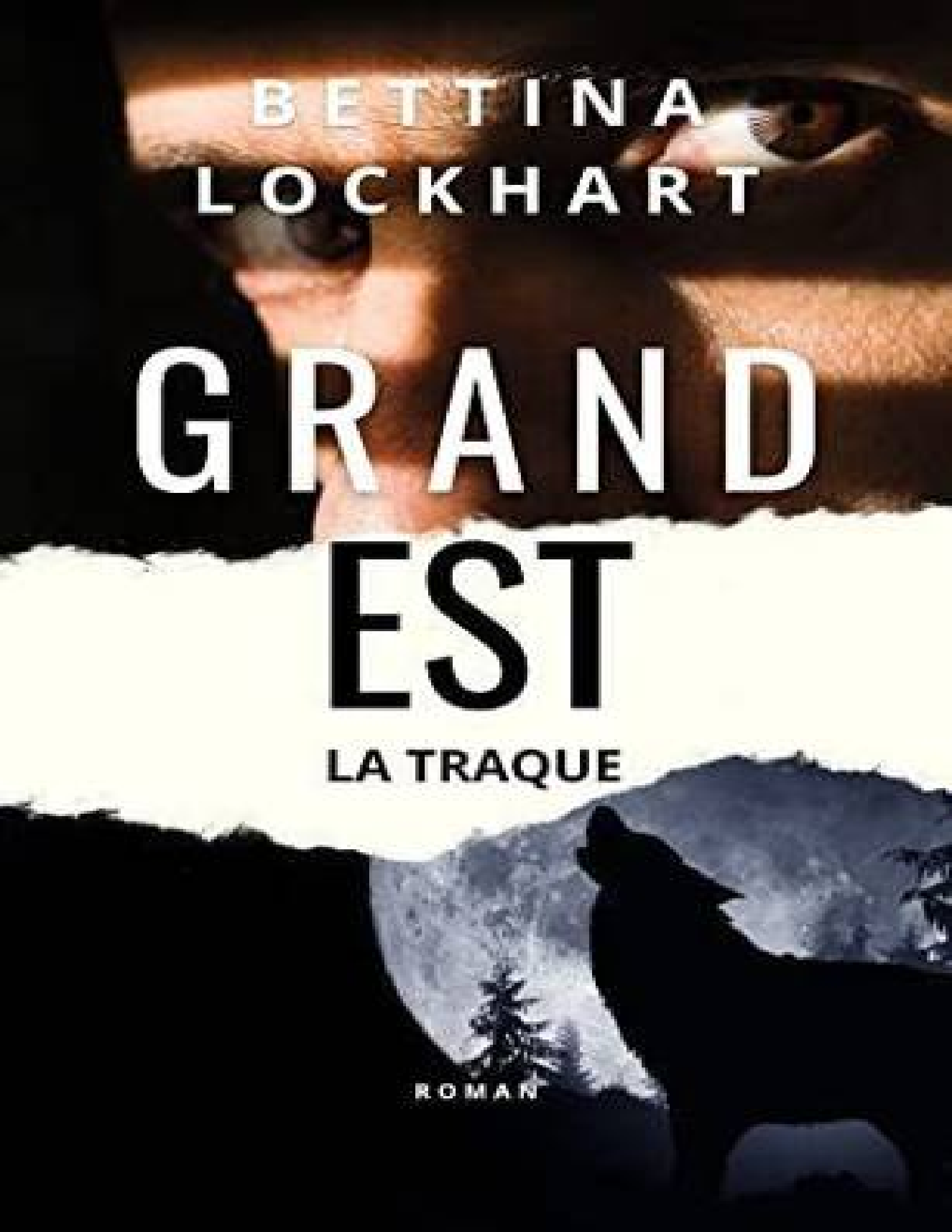




BETTINA  
LOCKHART

# GRAND EST

LA TRAQUE

ROMAN

**BETTINA LOCKHART**

# **GRAND EST**

**La traque**

**ROMAN**

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Copyright © édition numérique : Bettina Lockhart

Tous droits réservés.

Version française 2023

Couverture : photomontage Canva Pro.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

« *Homo homini lupus.* » « L'homme est un loup pour l'homme. »

Plaute

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Table des matières

[CHAPITRE 1](#)

[CHAPITRE 2](#)

[CHAPITRE 3](#)

[CHAPITRE 4](#)

[CHAPITRE 5](#)

[CHAPITRE 6](#)

[CHAPITRE 7](#)

[CHAPITRE 8](#)

[CHAPITRE 9](#)

[CHAPITRE 10](#)

[CHAPITRE 11](#)

[CHAPITRE 12](#)

[ÉPILOGUE](#)

[\*OceanofPDF.com\*](#)

# CHAPITRE 1

L'œil rivé au viseur de son appareil photo reflex numérique, Alexia Lescun surveillait la porte d'entrée et l'unique fenêtre de la cabane en rondins. Allongée à même la neige sur un gros rocher plat, en contrehaut de la minuscule bâtisse, elle commençait à sentir le froid qui s'insinuait à travers son pantalon molletonné et sa veste de randonnée imperméables. Bien que l'on fût à la mi-avril, il avait neigé la veille sur le Parc Naturel Régional des Ballons des Vosges. Le soleil, à peine visible dans le ciel voilé, peinait à éclairer la grisaille qui collait aux contreforts rocheux du massif forestier.

Alexia jeta un rapide coup d'œil à sa montre. Il était un peu plus de dix heures du matin. Cela faisait plus de trente minutes déjà qu'à la manière d'un paparazzi en planque, elle guettait l'apparition de l'homme. Elle s'était fait violence pour se décider à le faire. Elle n'était pas dans son rôle de prédilection, plus habituée au photojournalisme d'actualité, politique ou culturelle, qu'à la *paparazzade*, ou la photo volée. Sa « cible » était pourtant tout sauf ce qu'on appelait un *people*. Outre le fait qu'il vivait là à la manière d'un véritable ermite, l'homme était surtout connu dans la région pour entretenir des liens privilégiés avec l'animal prédateur qui était l'objet de tous les clichés, de tous les fantasmes et de toutes les haines dans la région : le loup. On racontait qu'il avait réussi à apprivoiser la bête, qu'il se comportait comme un chef de meute, que les loups se nourrissaient directement dans sa bouche, et Dieu

sait quelle autre histoire encore. On mettait surtout en garde le curieux : l'homme était lui-même une sorte de sauvage, un marginal qui ne tolérait pas la compagnie de ses semblables. Bref, il y avait là tous les éléments propres à aiguïser naturellement la curiosité journalistique d'Alexia, et elle avait très vite compris qu'elle n'était pas dans les Vosges uniquement pour couvrir l'actualité du prochain « plan loup » gouvernemental, mais bien pour réaliser un portrait, celui d'un homme pas comme les autres ; un original au contact de la nature qui intéresserait forcément les lecteurs des suppléments week-end des grands quotidiens nationaux pour lesquels elle travaillait régulièrement. Avait-elle choisi la meilleure manière de l'approcher en commençant par le faire... à distance ? Rien n'était moins sûr.

Toujours aucun mouvement autour de la cabane, d'où s'échappait seulement, par une grosse cheminée de pierre, un filet de fumée blanche. Sentant son cou s'ankyloser, elle fit pivoter lentement sa tête de droite à gauche. Derrière elle, sur la pente rocheuse, les sapins argentés s'étagaient en amphithéâtre, majestueux et silencieux. Sur une branche enneigée, une mésange bleue « zinzinulait », son cri répétitif rompant seul le silence glacé de la montagne à la manière d'une balise sonore. Alexia scruta un instant l'escarpement boisé. Aurait-elle l'improbable chance d'apercevoir un loup ?

Le loup... Le fait était qu'après plus de quatre-vingts ans d'absence, l'animal était de retour dans les Vosges, et qu'il faisait régulièrement des ravages dans les troupeaux domestiques. Éleveurs et bergers, au contact direct du grand prédateur, vivaient son retour et ses attaques répétées sur les brebis ou les chèvres,

comme un véritable traumatisme. Les nuits blanches, le stress, la colère et le ras-le-bol étaient bel et bien là. Les manifestations et les tensions entre éleveurs et défenseurs de la nature étaient telles que le gouvernement avait dû se résoudre à prendre le problème à bras-le-corps, et à mettre en place un « plan loup », qui prévoyait notamment l'abattage de 10 % de la population dite « lupine ».

La mesure n'avait pourtant pas suffi à faire retomber la colère, encore moins à apaiser les inquiétudes. Les éleveurs demandaient notamment à pouvoir tirer sur tout loup s'approchant d'un troupeau, afin, disaient-ils, que l'animal réapprenne la peur du berger. Les écologistes – que les éleveurs avaient pris l'habitude d'appeler les « escrologistes » – s'y opposaient fermement. Une grande réunion de concertation à laquelle était conviée une délégation du ministère de l'écologie, devait avoir lieu cet après-midi-là dans la vallée, au village de Rochesson-les-Mines. C'était l'événement qu'Alexia était venu couvrir officiellement pour le magazine mensuel *Terra Montis*, qui s'intéressait de près à la question. Elle était donc arrivée au village deux jours plus tôt, et avait pris une chambre dans une maison d'hôtes baptisée La Sapinière de la Vêge.

C'est là, à Rochesson-les-Mines, qu'en évoquant la question du loup au principal bar du village, le premier soir, elle avait entendu parler de « l'étranger du massif », de « l'homme qui parle aux loups » ou encore de « l'ermite du Grand Rud », du nom du lieu-dit où se dressait la cabane en rondins. Personne ne savait d'où il venait, ni qui il était exactement. Il était apparu dans le massif forestier, « comme par enchantement », six ans plus tôt. Les gendarmes, intrigués forcément par cette présence plutôt insolite,

étaient allés contrôler son identité un jour, avant d'assurer aux habitants du village que tout était en ordre, sans donner plus de précisions. L'homme descendait à Rochesson-les-Mines une fois par mois environ pour faire le plein de provisions, et nul ne le revoyait plus jusqu'à la fois suivante. Il ne parlait à personne, ne demandait rien à personne, et on ne l'avait jamais vu en compagnie de qui que ce soit... sinon d'un loup ou d'une louve, prétendait-on. Le meunier du village, qui chassait régulièrement le grand gibier dans le massif, assurait même l'avoir surpris un jour en train d'uriner en plusieurs endroits spécifiques autour de la cabane pour, selon lui, tel un mâle alpha, marquer son territoire.

— T'es bien sûr qu'il avait pas une cystite ou un problème de prostate, ton ermite ? avait rigolé Etienne Perrin, le patron du bar, en resservant un « foin de montagne », un blanc moelleux, à son ami chasseur.

— *Bon rat d'bon rat*, avait fait mine de s'indigner le meunier en préférant éviter l'allusion au « bon sang » du Christ, puisque je te dis que ce gars-là, il est bizarre. Un *drôl* que c'est, tu peux me croire. D'ailleurs, ça fait des années que je le répète.

Alexia n'avait évidemment eu qu'une envie en entendant parler de l'étranger communiant avec la nature et les loups sauvages : lui rendre une petite visite surprise, et découvrir par elle-même qui il était réellement. Elle avait immédiatement imaginé un portrait illustré d'images prises sur le vif, sans pose ni mise en scène d'aucune sorte – une exigence de vérité qui, dans son esprit, avait imposé dans un premier temps cette approche secrète, digne d'une espionne, qui la faisait quelque peu sortir de sa zone de confort... Ça, songea-t-elle en posant un instant son appareil pour souffler un

peu d'air chaud dans ses gants trop fins et revigorer ses mains frigorifiées, on pouvait dire qu'elle y avait réussi. Planquer au petit matin à 900 mètres d'altitude sur un rocher enneigé des Vosges n'avait rien d'une sinécure.

Elle en était là de ses réflexions quand elle entendit grincer la porte de la cabane, puis des bruits de pas sur la terrasse en bois qui faisait office de passerelle reliant la bâtisse à l'escarpement rocheux. Un écureuil roux détala dans une branche de sapin derrière elle. Elle reprit aussitôt son appareil en main, tendit le cou pour distinguer ce qui se passait en contrebas et... le vit enfin.

Vêtu d'un gros anorak matelassé bleu marine, le visage hâlé ombré par une barbe d'une semaine et la tignasse mordorée hirsute, il portait un gros sac à dos et tenait dans une main deux bâtons de randonnée, dans l'autre un bonnet. Il y avait quelque chose d'animal dans son maintien, une tension, comme quelqu'un qui serait constamment sur le qui-vive.

Son appareil numérique en mode « silencieux », Alexia prit aussitôt une série de clichés.

L'homme s'éloigna à grands pas de la cabane en suivant un chemin escarpé dont le tracé, qui avait de toute évidence disparu sous la neige, paraissait connu de lui seul.

Elle écarta l'appareil de son visage et le suivit du regard. Il grimpait maintenant au milieu des sapins enneigés. L'espace d'un instant, elle hésita. Devait-elle se lever et le suivre discrètement ? Elle était en pleine irrésolution. Sans trop savoir pourquoi, elle ne s'attendait pas à ce qu'il s'éloigne directement de la cabane. Elle avait cru qu'il vaquerait à quelque tâche domestique à l'extérieur, et

qu'elle aurait le temps de le photographier à loisir. Elle avait eu tort.

Elle ramassa son sac à dos, qui contenait tout son matériel, balaya la neige qui collait à sa veste imperméable et à son pantalon, et, son Nikon en bandoulière, elle se lança sur les traces de son ermite randonneur, qui avait déjà disparu au détour d'un raidillon.

Ils se trouvaient sur « l'adret » de la montagne, le versant le plus longuement exposé au soleil, mais la grisaille du ciel se faisait étonnamment persistante. Un faucon pèlerin survolait le site, scrutant les pentes rocheuses de son regard perçant, prêt à fondre sur quelque campagnol imprudemment exposé.

Alexia emprunta une petite déclivité pour rejoindre le niveau de la cabane, puis suivit la pente boisée et les traces de pas laissées par l'homme dans la neige épaisse. Il avait pris de l'avance. Ses enjambées étaient étonnamment larges ; elle n'essayait même pas de s'y conformer.

Parvenu à l'endroit où elle l'avait perdu du regard, elle leva les yeux pour tenter de l'apercevoir au milieu des sapins. En vain. Elle continua de suivre ses pas jusqu'à un énorme rocher moussu en forme d'enclume, au pied duquel elle s'arrêta soudain, ne distinguant plus aucune empreinte. Dans le ciel retentit le « *ka yak, ka yak* » strident et lugubre du faucon pèlerin.

Il y eut un instant d'immobilité.

Elle leva la tête.

Un ombre s'abattit sur elle, en même temps que des bras se refermaient en étau autour d'elle et la déséquilibraient. Elle tomba à la renverse dans la neige, laissant échapper un petit cri étouffé.

Avant qu'elle comprenne ce qui se passait, elle se retrouva allongée sur le dos dans la poudreuse, l'homme assis à califourchon sur son ventre, lui plaquant les poignets dans la neige, grimaçant, l'air mauvais.

— Qui êtes-vous ? grogna-t-il.

— Qu-quoi ? Lâchez-moi... vous me faites mal.

— Qui êtes-vous ? répéta-t-il d'un ton hargneux. Qui vous envoie ?

— Mais personne, je...

— Pourquoi me suivez-vous ?

— Je ne vous suivais pas. Je voulais seulement prendre des... ?

— Des quoi ? s'impatienta l'homme.

— Mais des photos... c'est tout. Je suis journaliste. Vous pouvez vérifier : j'ai ma carte de presse dans mon sac.

— Journaliste ?

Il regarda l'appareil photo, qui avait échappé des mains d'Alexia et s'était partiellement enfoncé dans la neige. Il lui lâcha les poignets pour se saisir de l'appareil, s'écarta rapidement d'elle et se releva en examinant le Nikon, sourcils froncés, lèvres serrées, soufflant sa colère par les narines.

— Ne bougez pas, restez-là, ordonna-t-il sèchement à Alexia, qui se contenta de se redresser en position assise sur le tapis de brindilles et d'aiguilles de pin enneigé.

— Ça va, je ne bouge pas... espèce de brute, grommela-t-elle.

Le souffle court, l'homme chercha aussitôt à voir quelles photos avaient été prises, mais il y avait tellement de touches de commande et de réglage au dos de l'appareil qu'il eut un instant de flottement angoissé. Alexia vit les pupilles de ses yeux bleus se dilater légèrement et ses paupières trembler. De toute évidence, il n'était pas familier de ce genre d'appareil numérique ultraperfectionné.

— Comment est-ce qu'on accède aux photos ? demanda-t-il avec une impatience exaspérée.

— Il y a une touche « menu ». Mais l'appareil doit être en mode verrouillé maintenant. Il faut appuyer sur la petite clé, puis sur lecture.

— Levez-vous, et venez faire ça... pas de mouvement brusque, prévint-il quand Alexia fut debout.

— Je ne sais pas ce que vous craignez au juste. Je vous l'ai dit, je suis photographe, rien de plus. Alors, détendez-vous, d'accord ?

Elle se massa le bas du dos, tenta un mouvement de torsion du buste, mais elle ne fit qu'activer davantage la douleur lombaire qui la tenaillait.

— Vous m'avez fait mal ! se plaignit-elle en lui prenant l'appareil des mains.

Il ignora totalement la récrimination et attendit de voir les photos. Alexia exécuta la séquence de commandes appropriée et fit apparaître et défiler les clichés pris à la cabane.

— Voilà, il n'y a que quelques malheureuses photos, ça vous va ?

— Effacez-moi ça.

— Mais à vos ordres, tenta d'ironiser Alexia, avant de se rendre compte, au regard noir que l'homme lui lança à cet instant, qu'il valait peut-être mieux qu'elle change de ton.

Il la regarda faire en jetant par intermittence des regards inquiets autour d'eux.

— Voilà, c'est fait, dit-elle en lui montrant l'écran de visualisation de l'appareil, qui affichait un fond noir. Il n'y a plus rien en mémoire. Vous voyez ? ajouta-t-elle en appuyant grossièrement sur la touche de défilement pour montrer qu'il ne se passait plus rien.

Il la fixa un instant d'un air méfiant, avant de tourner les talons en paraissant chercher quelque chose derrière lui. Il se hissa sur la pointe des pieds, ramassa son sac à dos et ses bâtons de randonnée dans une grosse anfractuosité du rocher, puis s' quipa   nouveau.

— Pourquoi m'avez-vous pris en photo ? demanda-t-il une nouvelle fois.

— J'essaie de réaliser un reportage, répondit Alexia. Sur les loups.

— Les loups ? Je ne comprends pas. Quel rapport avec moi ?

— Eh bien... on raconte un tas de choses   votre sujet en bas. On dit que vous entretenez des liens particuliers avec une meute, et un m le alpha en particulier.

— Qu-quoi ? C'est une blague ? Qui vous a raconté  a ?

— Tout le monde en parle, au village. Du meunier   l'éleveur, chacun a son histoire là-dessus.

— Un mâle alpha, hein ? fit-il en glissant les mains dans les dragonnes de ses bâtons, avant de les empoigner fermement. Parce que vous croyez vraiment que le loup sauvage se laisse apprivoiser comme ça ? On peut vivre des mois, des années par ici sans en apercevoir un seul ! Et quand bien même le hasard viendrait à votre secours, on ne vous a jamais appris que le loup fuit l'homme ?

— Je ne suis pas complètement stupide, s'agaça Alexia.

— Disons que jusqu'à présent, ça ne saute pas aux yeux, répliqua sèchement l'homme.

Il secoua la tête d'un air atterré, lui lança un dernier regard, puis se remit en marche. Sans se retourner, il jeta :

— Maintenant, fichez-moi le camp d'ici. Que je ne vous revoie pas rôder autour de chez moi.

— Ça ne risque pas, grommela Alexia pour elle-même. Espèce de sauvage...

Le soleil avait fait son apparition ; sa lumière poudreuse illuminait la sapinière immobile. Un paquet de neige tomba soudain d'une branche, faisant s'envoler bruyamment une bécasse des bois. En entendant son cri bas et guttural, *aurk-aurk-aurk*, Alexia ne put s'empêcher d'avoir l'impression que la forêt se moquait d'elle.

## CHAPITRE 2

La salle des fêtes de Rochesson-les-Mines, où se tenait la réunion de concertation liée au prochain « plan loup » gouvernemental, était un ancien bâtiment d'école du XIXe siècle totalement réhabilité en salle polyvalente grâce à une annexe à laquelle il avait été adjoint, un bâtiment agricole désaffecté à l'étonnante charpente en chêne.

Plus de trois cents personnes étaient présentes dans la salle ensoleillée, assises pour la plupart face à la scène sur laquelle une longue table avait été installée. Une quinzaine d'intervenants se tenaient derrière, assis en rang d'oignon, des cartons de table indiquant leurs noms et qualités. Il y avait là notamment deux représentants du ministère de l'Écologie, ou de la « Transition écologique et solidaire », comme il était d'usage de l'appeler maintenant, des représentants des principaux syndicats agricoles, des gens du cru venus en curieux, et bien entendu des journalistes de la presse écrite et audiovisuelle, dont Alexia, debout sur un côté, au milieu d'un petit groupe de photographes.

Les éleveurs, qui avaient choisi dans un premier temps de boycotter la réunion et de jouer la politique de la chaise vide, avaient finalement décidé d'être présents et d'en découdre avec le gouvernement et ses représentants.

Au milieu de la salle, un berger s'était levé pour réclamer la parole et expliquait d'une voix forte empreinte d'une colère froide :

— Ça arrive qu'un renard m'prenne une poule. Je veux bien qu'un loup m'prenne une brebis quelquefois, mais là, *bondiouss*, c'est trop ! Ce qu'on demande, nous autres, c'est de pouvoir y faire peur au loup, en tirant dessus avec des vraies balles, pas en y envoyant du caoutchouc ou de la grenaille ! On veut que quand y voit un troupeau, y pense danger de mort. Voilà ce qu'on veut !

Des applaudissements fusèrent çà et là dans la salle, ce à quoi le principal représentant du ministère de l'Écologie, une petite blonde potelée énergique aux grosses lunettes noires, réagit sur l'estrade en levant la main pour calmer l'assistance, avant de répondre :

— Vous savez très bien que nous autorisons déjà des tirs de défense et d'effarouchement. Alors oui, c'est aux gardes de l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage qu'il revient de procéder à ces tirs, mais nous allons renforcer encore ces mesures de protection. Ce que nous demandons surtout avec ce nouveau plan loup, c'est que les éleveurs et les bergers protègent davantage leurs troupeaux.

— On ne peut pas poser des clôtures partout, et on n'a pas tous les moyens d'engager des aides-bergers, fit valoir un éleveur au fond de la salle, conscient que le gouvernement menaçait de ne plus indemniser sa profession pour les bêtes perdues à cause du loup, si la protection du troupeau était jugée insuffisante.

— Mais pourquoi n'y a-t-il pas davantage de chiens de protection, comme les « patous » ? interrogea la blonde en remontant ses lunettes sur son nez. Ils semblent très efficaces.

— Dans ma commune, le maire les a interdits, ces chiens-là, intervint un autre berger, parce qu'un randonneur s'est fait mordre

récemment.

Cette fois, l'envoyée du ministère leva les bras au ciel, comme pour le prendre à témoin de son impuissance, avant de se rasseoir lourdement sur sa chaise en soupirant bruyamment.

Alexia venait de la prendre en photo en train d'invoquer les puissances célestes à la façon théâtrale d'une actrice du muet. C'eût été drôle en soi, n'était la gravité de la situation, mais la photo accompagnée d'une légende appropriée ferait certainement son effet dans les pages du mensuel *Terra Montis*, elle en était certaine.

Elle avait réinséré dans son appareil la carte SD sur laquelle se trouvaient les photos de son ermite à l'humeur massacrant, qui lui était tombé dessus comme un véritable sauvage. Elle avait en effet réussi à ôter discrètement, d'une simple pression du pouce, la carte mémoire, en même temps qu'elle manipulait l'appareil sous son nez, et à lui faire croire que les photos n'existaient plus. Elle en avait fait en réalité une bonne trentaine en « mode rafale », qui permettait de prendre plusieurs images par seconde afin de maximiser les chances d'obtenir la photo parfaite. Et cette photo, elle pensait l'avoir faite. On y voyait l'homme de trois quarts, en vue plongeante, sortant de la cabane, avec en arrière-plan une partie de la montagne et de la sapinière. Il arborait un air sombre, préoccupé, qui ajoutait au mystère de sa personnalité singulière. D'ailleurs, qui était-il au juste ? Qu'est-ce qui justifiait que l'on se retire du monde de la sorte ? Elle ne voyait que deux possibilités : soit il fuyait quelque chose, soit il cherchait au contraire à se confronter à lui-même dans la solitude, l'isolement physique, pour quelque raison mystique connue de lui seule. La première possibilité était peu probable, puisque même les gendarmes avaient

semblait-il vérifié son identité, et n'avaient rien trouvé à lui reprocher ; quant à la deuxième, elle n'était pas si incompatible que cela avec la première, car opérer une retraite spirituelle, c'est souvent fuir le fracas du monde.

Elle verrait ce qu'elle ferait finalement de ses photos. Pour le moment, un groupe d'écologistes déployaient en silence dans le fond de la salle une grande bannière sur laquelle était écrite : « Non à la chasse aux loups ».

— S'il vous plaît, tenta d'intervenir un délégué d'un des syndicats agricoles présents sur l'estrade, qui craignait un début de pugilat, ne commençons pas à brandir les bannières. Prenez plutôt la parole pour tenter de justifier votre position.

— Tout ce que nous avons à dire est écrit là, noir sur blanc, lui renvoya d'une voix forte un grand barbu qui tenait une des extrémités de la bannière.

— Mais ça ne fera pas avancer les choses, je vous le signale, intervint à son tour un délégué d'un jeune syndicat actif, l'UJE, l'Union des Jeunes Éleveurs, qui portait un tee-shirt à l'effigie de José Bové. Nous sommes là pour trouver un compromis et parvenir à un double objectif : assurer la protection du loup, certes, mais en même temps prendre en compte la détresse des éleveurs. Je vous rappelle que près de 10 000 animaux d'élevage, principalement des brebis, ont été tués ces deux dernières années vraisemblablement par des loups. Ce que je veux dire, c'est qu'on ne peut pas faire comme si le problème n'existait pas.

Tel l'aiguille d'un métronome, l'objectif « grand angle » d'Alexia oscillait de droite à gauche, et inversement. Elle cherchait

à faire la bonne photo, tout en ayant l'impression d'assister à un match de tennis. Les esprits s'échauffaient au rythme des échanges de plus en plus rapides et tendus entre la salle et les intervenants sur la scène. Qu'est-ce que son goujat d'ermite aurait eu à dire sur le sujet ? se demanda-t-elle, avant de s'imaginer aussitôt rabrouée en réponse à sa question : « *Fichez-moi la paix avec vos problèmes, ça ne me concerne pas.* » Elle sourit pour elle-même, en même temps qu'elle prenait mécaniquement en photo une série de visages dans l'assistance majoritairement masculine.

— Bon, voilà au moins une chose sur laquelle nous pouvons tous être d'accord, intervint l'autre représentant du ministère de l'Écologie, un grand brun aux yeux bleus, pour tenter d'apaiser les débats : on ne peut pas faire comme si le problème n'existait pas. J'ajouterai même, et c'est tout l'intérêt de cette réunion, qu'un problème sans solution est un problème mal posé, voilà tout.

— Ouais, bah, quand vous l'aurez posé, le problème, vous me ferez signe, s'agaça un vieux berger, crinière argentée et moustache gauloise à la Cavanna, en se levant avec fracas. J'm'en vais l'évoquer avec mes brebis. Sûr qu'elles ont des choses à dire ! À la revoyote, tout le monde !

En passant à côté d'Alexia, il fit une grimace à l'objectif de son appareil, tête penchée sur le côté à la façon d'un vieux druide illuminé.

— À la revoyote, comme vous dites, marmonna le grand brun aux yeux bleus d'un air dépité.

Puis, s'adressant à l'assistance :

— Une autre réaction ?

\*\*\*

Ghislain Frébourg posa une bûche dans l'âtre de la cheminée, et tisonna énergiquement les braises incandescentes pour ranimer le feu. Il avait passé tout l'après-midi à réparer la minicentrale hydroélectrique qui alimentait la cabane en électricité. Il l'avait installée deux ans plus tôt sur la petite cascade qui traversait le terrain, lequel terrain bénéficiait d'un « droit d'eau » depuis la Révolution, ce qui lui avait permis de ne pas demander d'autorisation à quiconque. Un rongeur avait bloqué l'hélice de la mini-turbine, ce qui avait nécessité un démontage complet.

La cabane se trouvant en « zone blanche », l'électricité lui servait notamment à bénéficier sur son ordinateur portable d'une liaison internet par satellite, afin de ne pas être complètement coupé du monde. Le passé, il le savait, pouvait ressurgir et le rattraper à tout moment, et il avait besoin de surveiller certaines activités liées à sa vie passée.

Il avait bien cru ce matin-là que le passé revenait frapper à sa porte, quand il avait surpris cette fille en train de rôder autour de la cabane. Il s'attendait à tout, sauf à susciter l'intérêt d'une journaliste de la presse écrite. Du moins venait-il, grâce à elle, de prendre conscience des rumeurs que sa vie secrète, sur ces hauteurs inhospitalières, avait fait naître dans la vallée, au village de Rochesson-les-Mines en particulier. Son isolement et son silence avaient fait de lui – malgré lui – une espèce d'*ultra*, un trappeur

ermite que d'aucuns devaient imaginer vêtu de peaux de bête et hurlant à la lune, à l'unisson de quelque meute de loups sauvages.

En y réfléchissant, il s'était souvenu de l'événement qui devait être à l'origine de ces rumeurs. En rentrant d'une randonnée, trois ans plus tôt, il était tombé sur une louve blessée, isolée de sa meute, dangereusement amaigrie et affamée, étendue épuisée entre deux rochers, près d'un ruisseau auquel elle réussissait au moins à s'abreuver. Il l'avait nourri durant plusieurs jours de restes de lapin et de fruits mûrs.

Un matin, il avait découvert que la louve n'était plus là. Des traces fraîches indiquaient qu'elle avait repris suffisamment de force pour s'éloigner et peut-être rejoindre sa meute. Quelqu'un avait dû l'apercevoir, lui, à proximité de l'animal, en train de le nourrir, et en avait conclu Dieu savait quoi. On aimait bien les mythes et les légendes par ici. Les Vosges avaient donné naissance au Houéran, une créature mi-bouc, mi-géant, aux yeux de braise et aux cris terrifiants ; au Sotré, un lutin hideux et gourmand, à la bouche sans lèvres, qui habitait les terriers de blaireaux ; au Dahu, ou à la fée Polybotte.

Après tout, pourquoi pas ? se dit-il. C'était peut-être une des clés de sa tranquillité sur ce massif forestier depuis des années. Il intriguait, probablement, mais ne suscitait pas de curiosité excessive, et c'était bien là l'essentiel. Il n'avait pas l'intention d'entretenir la rumeur, mais il n'allait rien faire non plus pour la démentir.

Cette journaliste ignorait vraisemblablement tout de sa vie passée, mais il devrait trouver un moyen d'en être parfaitement sûr.

Elle était une menace de par son métier même ; il n’y avait pas plus fouineur que ces journalistes à la petite semaine. Du moins s’était-il déjà assuré qu’elle n’avait plus de photo de lui sur son appareil, et ne risquait pas accidentellement de compromettre sa couverture. Le temps jouait contre lui, il le savait, mais de là à lui faciliter la tâche !

Il alluma le principal éclairage LED de la pièce, qui contrastait étrangement avec la chaude lueur du feu de cheminée. Puis il s’installa à sa grosse table monastère en pin massif, y posa son mug de café fumant et ouvrit son ordinateur portable.

Il y avait plusieurs jours qu’il n’avait pas surfé sur le « web profond ». Il lança le logiciel Tor, et se connecta sur le Darknet, la face cachée d’internet, son miroir obscur, son côté sombre. Une sorte de web parallèle, sur lequel tous les sites sont cryptés, où l’anonymat est une règle et une obsession – et où, bien entendu, l’adresse IP de l’ordinateur est intraçable. L’idée phare était ici de supprimer au maximum toute trace de son passage ; même les échanges d’argent s’y faisaient en monnaie virtuelle, en « crypto-monnaie », et cette monnaie avait un nom : le bitcoin.

Il se connecta sur sa « Torbox », sa boîte mail cryptée. Il entra son adresse chiffrée : , et son mot de passe. Il y avait un message de son ami Pierre Delteil, qui travaillait toujours à « La Piscine », comme on appelait le siège parisien de la DGSE, la Direction générale de la sécurité extérieure ; en un mot, les services spéciaux français. Pierre y occupait un poste clé à la Direction technique, où il était chargé notamment d’intercepter des communications ou de réaliser des images par satellite.

Il ouvrit le message : « *Crowfoot est à l'étranger pour deux semaines. À Moscou. Prends soin de toi.* »

Crowfoot, c'était le surnom qu'ils avaient donné au directeur de la DGSE, Hervé Markovic. Une idée de Pierre, grand connaisseur des peuples indiens d'Amérique du Nord. Le Crowfoot en question, chef de la tribu des Pieds-Noirs, avait été considéré comme un traître par ses frères indiens. Un surnom qui lui allait comme un gant, avait trouvé Ghislain.

Il y avait six ans maintenant que Markovic avait lancé à ses troupes tout ce que « La Piscine » et les services de police de l'État en général comptaient d'enquêteurs de terrain. En vain. Jusqu'à présent, du moins, grâce à l'identité d'emprunt qui était la sienne aujourd'hui. Ghislain Frébourg était devenu Matthieu Villard, grâce à de vrais faux papiers d'identité obtenu avec la complicité d'un vieil ami officier d'état-civil en préfecture.

Six ans que Markovic cherchait par tous les moyens à retrouver sa trace et à le faire taire définitivement, à l'empêcher de lui nuire, à lui et à sa famille. Ces montagnes des Vosges, et ce lieu-dit Le Grand Rud en particulier, s'étaient révélés une planque parfaite. Pour tout le monde ici – du moins pour tous ceux qui s'intéressaient à son identité, comme ces gendarmes dont il avait un jour reçu la visite – il était Matthieu Villard, l'étranger du massif, l'ermite qui parle aux loups. Son unique contact avec son ancienne vie, l'unique lien ténu qui le liait encore à son passé d'espion spécialisé dans le contre-terrorisme, c'était son ami de toujours, Pierre Delteil. Lui aussi avait dû prendre mille précautions pour garder le contact, crypter le moindre de leurs échanges, mais après tout, c'était son boulot. Il n'était pas inquiet pour cela.

Il laissa à son tour un message à son ami, se déconnecta du réseau Tor, puis continua de surfer sur le web classique, en se connectant cette fois comme n'importe qui à « defense.gouv.fr » et au site officiel de la DGSE. Il espérait y trouver un article sur le voyage à Moscou du directeur des services. Il fit défiler les articles à la une du site. Il y en avait un sur une exposition temporaire au Musée des Armées, un autre sur l'islamisme radical. Le troisième était le bon ; il s'intitulait : « DGSE-SVR : un même combat pour la paix ». Le SVR était l'équivalent russe de nos services de renseignement. Officiellement, et c'était assez cocasse, les deux services échangeaient des informations et travaillaient main dans la main pour la paix. La Syrie était évidemment au cœur de leur travail. Une photo montrait Markovic posant tout sourire avec son homologue russe, un certain Assinimov.

— C'est ça, souris, espèce de crapule, grommela Ghislain dans le silence de la cabane. Tu ne perds rien pour attendre...

Il se déconnecta du site, éteignit son ordinateur et termina son café tiède. La nuit était tombée sur le Grand Est. Il repoussa la bûche dans l'âtre avec son tison, puis alluma la radio posée sur le linteau de la cheminée. C'était l'heure du bulletin météo. Il ne connaissait rien de plus poétique :

*« Ciel nocturne nuageux à couvert. Pas de précipitations. Le « vent du bas » soufflera du Nord. »*

## CHAPITRE 3

Si vous cherchiez à Rochesson-les-Mines ou dans ses environs immédiats une maison d'hôtes de charme, une adresse revenait aussi bien sur les lèvres des gens de la région, que sur les sites web de voyages, d'avis et de conseils touristiques : celle de La Sapinière de la Vôge. Sa propriétaire était une veuve d'origine allemande, Angela Longemer, née Hartmann, qui avait quitté une vie confortable de décoratrice d'intérieur à Berlin, pour épouser un gendarme français du Groupe Montagne de la Gendarmerie des Vosges et s'installer avec lui au village. Par un terrible coup du sort, Jean Longemer avait trouvé la mort dans un accident d'hélicoptère un an plus tard seulement, à l'occasion d'un exercice de recherche et de secours en montagne. Angela avait pourtant trouvé la force de rester au village et de réaliser leur rêve commun, exploiter La Sapinière en maison d'hôtes. Ses talents de décoratrice y avaient fait merveille, et les labels de qualité n'avaient pas tardé à couronner tous ses efforts. Chaque chambre portait le nom d'un sommet vosgien ; elles étaient au nombre de quatre. Il y avait « La Planche des Belles Filles », la « Donon », la « Rothenbachkopf » et la « Schlucht ».

Dans la première, située au deuxième étage de la maison et qui offrait une étonnante décoration suédoise, Alexia était en ligne avec Marc Castelot, le rédacteur en chef du magazine *Terra Montis* qui lui avait commandé le photoreportage sur les loups et la mise en place du nouveau plan gouvernemental.

— Il me faut des photos pour la version en ligne du magazine, Alexia. Tu n'as pas encore rédigé ton papier, j'ai bien compris, mais peu importe ; dans l'immédiat, on pourrait au moins présenter un diaporama avec des légendes réduites au minimum, histoire d'alimenter le site. Il reste du temps pour boucler la version papier. On publiera plus tard le photoreportage dans son intégralité. Au fait, est-ce que tu as trouvé un angle d'attaque intéressant ?

— J'en avais un, répondit Alexia, en tripotant distraitement une sculpture en argile représentant une tête de lynx sur sa table de chevet. Il y a un type ici, une espèce d'ermite qui vit dans une cabane, en plein cœur du massif forestier. On raconte un tas de trucs sur lui au village : on dit qu'il a apprivoisé une bande de loups, qu'il leur parle... bref, ça m'a intrigué. J'ai tenté une approche ce matin, mais j'ai raté mon coup. Il m'a envoyée balader.

— Ça ne t'a jamais arrêtée jusqu'à présent. Réessaie si tu penses que ça vaut une place dans notre rubrique « Portraits ».

— Que je réessaie quoi ?

— De lui parler, pardi !

— Bah, il n'est pas vraiment du genre loquace, si tu vois ce que je veux dire. Il m'a tout l'air du type qui a quelque chose à cacher et qui ne veut pas qu'on vienne fourrer son nez dans ses affaires. « Que je ne vous revoie pas rôder autour de chez moi », qu'il m'a dit.

— Des menaces ? Fonce. C'est bon signe, non ?

Alexia haussa les sourcils d'un air perplexe.

— Si tu le dis... Je te tiens au courant. Je t'envoie le fichier avec les photos pour le diaporama d'ici une heure environ.

Elle mit fin à la conversation, et s'adossa contre la tête de lit en bardage de bois brut. Puis elle ramassa la télécommande de la télévision murale, et appuya de nouveau sur le touche « Mute » pour remettre le son. À l'écran, le film du soir démarrait. Pure coïncidence ou ironie du sort, elle s'aperçut avec un étonnement perplexe qu'il s'agissait d'un film de Gilles Legrand de 2007 avec Laetitia Casta intitulé *La jeune fille et les loups*.

\*\*\*

Téléphone portable collé à l'oreille, Hervé Markovic paya distraitement le taxi qui le déposait devant le Marriott Royal Aurora situé au cœur de Moscou, et s'engouffra d'un pas allant à l'intérieur de l'hôtel 5 étoiles. Il récupéra la clé électronique de sa chambre à la réception, et monta par l'ascenseur tout en poursuivant sa conversation téléphonique avec sa femme restée à Paris :

— Non, chérie, je ne rentrerai pas avant vendredi. Et toi, comment ça va ? Tu as vu Kauffmann ces derniers jours ?

— Non.

— Non ? Tu ne m'avais pas dit que tu le ferais ?

Long silence au bout du fil. Puis :

— Enfin, je dis ça, tu sais mieux que moi ce que tu as à faire, reprit le directeur de la DGSE en glissant la clé magnétique dans la

serrure de la porte de sa chambre, une «suite Executive» dont la vue donnait sur la rue Petrovka et ses théâtres.

Le sujet médical était toujours aussi délicat à aborder avec Margaret, il le savait parfaitement. Il y avait presque six ans que sa femme avait entamé une thérapie psychanalytique. Depuis l'accident, en fait. Depuis qu'un homme était mort cette nuit-là par sa faute à elle dans un accident de la circulation. Elle n'était jamais parvenue à l'oublier. Simon Kauffmann était le dernier psychanalyste en date qu'elle consultait. Elle en avait vu trois autres avant lui, qu'elle avait désavoués un à un, sans éprouver le moindre sentiment de culpabilité, et même plutôt une sorte de soulagement égoïste.

— Je t'aime, tu sais, se sentit-il obligé de lui dire.

*Oui, Dieu sait que je t'aime*, songea-t-il avec un enthousiasme mêlé de tristesse.

— Moi aussi, je t'aime. Tu rentres sur quelle compagnie ?

— Sur Areoflot, la compagnie russe. Je te préciserai tout ça par SMS vendredi.

Margaret lui donna des nouvelles de leur fils aîné qui s'était expatrié en Californie pour prendre un poste d'ingénieur en génie logiciel au siège de Google, à Mountain View, en Californie.

— Il dit qu'il passe douze heures par jour à « coder », mais il est heureux, résuma Margaret.

— Dis-lui bien que je l'embrasse la prochaine fois que tu l'auras au téléphone, dit Markovic.

Un dernier « je t'aime », et il mit fin à la conversation.

Au même moment, un « ping » lui signala qu'il avait un message. Il l'ouvrit. Il émanait d'un de ses agents de renseignement à Paris, qu'il avait chargé de surveiller 24h/24 toute information pouvant arriver à « La Piscine » concernant quatre ou cinq des personnes les plus recherchées par ses services. Le jeune agent l'informait qu'ils avaient enfin localisé la planque de l'un d'entre eux, un pirate informatique associé à la mouvance islamiste.

Toujours rien concernant Ghislain Frébourg, ne put s'empêcher de songer Markovic avec amertume. Six ans qu'il traquait son ancien agent partout où c'était possible. En vain. Il allait bien finir par le localiser. Il le fallait. Il y allait de sa propre sécurité, de celle de Margaret et de ses enfants. La partie s'était jouée ainsi. Il n'y avait plus de marche arrière possible. Plus aujourd'hui. Le silence de Frébourg ne signifiait pas qu'il ne pouvait plus lui nuire. Peut-être même était-il aujourd'hui plus dangereux que jamais.

Il répondit brièvement au texto du jeune agent de renseignement, s'affala sur le grand lit « king size » au linge blanc impeccable de la suite, et décrocha le téléphone fixe pour commander à dîner par le service d'étage.

\*\*\*

— « La Planche des Belles Filles » : quel nom incroyable pour une chambre, s'exclama Alexia qui petit-déjeunait dans la salle à manger de La Sapinière de la Vôte.

— Je trouve aussi, dit fièrement Angela de son doux accent allemand.

— Je m'étonne juste un peu de la décoration suédoise. Pourquoi ce choix ?

— Oh, les Suédois ont envahi la région au XVIIe siècle. Ça, c'est pour l'alibi historique. La vérité, c'est que j'aime cette décoration, tout simplement, avoua-t-elle en déposant sur la table une assiette de croissants faits maison, et en remplissant de nouveau la tasse de café d'Alexia. J'aime le mélange de bois clair et de blanc, et ce que les Scandinaves appellent le *lagom*, ce côté épuré, cette logique du « ni trop ni trop peu ».

— C'est réussi, admit volontiers Alexia, pour le plus grand plaisir de la logeuse. La chambre est très agréable.

Au physique, Angela était tout le contraire du cliché de la grande blonde replète aux yeux bleus souvent associé à la femme allemande ; elle était au contraire petite, mince et brune, avec de minuscules yeux noirs brillants de malice.

— Alors, qu'est-ce que vous comptez faire aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Eh bien, je dois me rendre à Ventron en fin de journée. Il y a une autre réunion liée au nouveau plan loup. En attendant, j'ai l'intention d'aller faire un tour au lac de Gérardmer ce matin, répondit Alexia. Et puis je prendrai un peu de hauteur dans l'après-midi en allant me balader en forêt, dans le massif.

— Attention aux zones blanches, par là-haut, prévint Angela. Il arrive souvent que le portable ne passe pas. Pas assez de relais. Donc, soyez très prudente. Prenez garde notamment aux éboulis rocheux. Il y en a eu de nombreux ces dernières semaines.

— Je ferai attention, promit Alexia.

— C'est bien... Je sais de quoi je parle, croyez-moi.

Alexia avait appris par Etienne Perrin, le patron du Val Moyë, l'incontournable bar du village, ce qui était arrivé au mari d'Angela, décédé en allant porter secours à des randonneurs égarés.

La logeuse écarta un rideau à l'une des fenêtres et regarda le ciel.

— C'est encore bien couvert ce matin, constata-t-elle, mais au moins il ne pleut pas. On peut espérer un peu de soleil dans l'après-midi

— Tant mieux, se réjouit Alexia. Je pourrais peut-être faire quelques photos intéressantes.

\*

Dans les bureaux parisiens du magazine *Terra Montis*, Marc Castelot venait de terminer de choisir les vingt photographies qui figureraient dans le diaporama accessible gratuitement en page d'accueil de la version web du magazine. Une musique d'ambiance – « Crying Wolf » de la chanteuse irlandaise Enya – accompagnerait les clichés d'Alexia, réunis sous le titre : « Le nouveau plan loup gouvernemental débattu dans les Vosges. »

— Qu'est-ce que je mets comme image fixe pour ce diapo, lui demanda son assistante, une jeune blonde à la peau laiteuse couverte de taches de rousseur.

— J'aime bien celle de ce type, celui qui vit comme un ermite dans la forêt, avec ce paysage enneigé et la cabane. La photo est

accrocheuse. On pourrait la superposer avec une image de loup, pour ajouter au mystère.

— Et en légende ?

— Euh... je ne sais pas. Alexia a laissé une indication ?

— Non, rien. Juste un nom de « lieu-dit ». Le Grand Rud. Je ne sais même pas si on est censés utiliser toutes les photos qui figurent sur son fichier.

— Le Grand Rud, hein ? Dans ce cas, pourquoi pas une légende disant tout simplement : « Un ermitage. Le Grand Rud. Hautes Vosges. »

— Ça marche.

Au même instant, le portable du rédacteur en chef vibra sur son bureau. Il jeta un coup d'œil à l'écran du smartphone et reconnut le numéro de sa responsable marketing. Il prit l'appel.

— Oui, Cynthia, je t'écoute...

\*

Allongée sur un surplomb rocheux enneigé, Ghislain attendit que ses jumelles électroniques corrigent le flou de la mise au point et stabilise l'image. Ce n'était que la deuxième ou peut-être la troisième fois en six ans qu'ils les apercevaient dans leur habitat naturel reconquis depuis peu : une meute de loup gris. À environ deux cents mètres de là. Quatre individus apparemment. Un moment exceptionnel. Les loups étaient capable de se rendre invisibles des mois durant, y compris aux agents de l'Office

National de la Chasse et de la Faune Sauvage, pourtant habitués à les repérer.

C'était fascinant à voir. Il avait toujours admiré le fonctionnement parfait de ces meutes, leur comportement, leur structure hiérarchique implacable, du mâle alpha au loup oméga, qui n'avait qu'un objectif : la cohésion et la force du groupe. Une vraie leçon d'humilité pour l'homme. Comment, à côté de cela, ne pas rabattre de ses prétentions, et revoir sa place dans le règne animal ?

Ghislain immortalisa l'instant en prenant une première photo du probable chef de meute, conscient que certains journaux et magazines s'arracheraient un tel cliché. Il était rare de pouvoir photographier ainsi un loup, a fortiori une meute. L'animal était splendide, avec son pelage gris foncé argenté qui allait s'éclaircissant vers le ventre, sa queue tombante à l'extrémité noire, et la partie blanche caractéristique sur le museau.

Il avait eu une riche idée d'aller se balader pour vérifier ses « pièges à lacets », qui prennent à la patte. Bien que son permis de piégeage l'y autorisât, il n'en utilisait pas d'autres, et surtout pas de pièges à mâchoires, qu'il trouvait cruels. Il n'avait pris aucun lapin de Garenne aujourd'hui, mais le spectacle qui s'offrait à lui valait largement le déplacement.

Il prit une série de photos avec ses jumelles électroniques « Full HD ». Il n'était pas près de photographier quelque chose d'aussi rare, il en était conscient. Il prit tout son temps. Puis la lumière commença à baisser, en même temps que le ciel se couvrait au-dessus du relief. Il ferait nuit dans moins d'une heure.

En balayant le paysage forestier avec les jumelles, à l'ouest de sa position, il repéra soudain un filet de fumée blanche qui montait de la sapinière. Il tenta de voir d'où il provenait exactement, mais une barrière de gros rochers en grès rose empêchait d'en distinguer clairement l'origine. Compte tenu du manteau neigeux et de la météo, il ne pouvait vraisemblablement pas s'agir d'un feu accidentel, et c'est ce qui l'intriguait le plus. Il calcula qu'il lui faudrait moins d'un quart d'heure pour aller y voir de plus près.

Il rangea son matériel, se releva et, abandonnant à regret le spectacle de la meute, il se décida à aller vérifier ce qui se passait avant de rentrer à la cabane.

## CHAPITRE 4

Le feu avait pris presque miraculeusement, même si l'opération ne devait rien au miracle, mais tout à la chance et à quelques réflexes de survie qu'Alexia ignorait même posséder. Elle n'en revenait pas encore d'avoir réussi, malgré l'humidité et la neige, à enflammer avec son briquet le mélange de morceaux de résine de pin et d'écorce de bouleau qu'elle avait constitué et déposé à même le sol déblayé. Dès les premières flammèches, elle avait ajouté des brindilles, puis des pommes de pin humides et quelques branches cassées, faisant siffler et grésiller le feu qui avait grossi en fumant blanc.

Elle avait aussitôt retrouvé l'espoir de parvenir à donner l'alerte et d'être secourue ; malgré l'altitude et l'absence d'obstacle en dehors de la sapinière, son téléphone portable ne lui avait été d'aucune aide. Il n'y avait pas de réseau. Même la fonction « Urgences uniquement » n'avait rien donné, aucun autre réseau ne prenant le relais. Elle savait pourtant qu'elle devait laisser son portable allumé, même si la batterie risquait de se décharger plus vite avec le froid.

Il lui était arrivé ce que, malgré les mises en garde d'Angela ce matin-là, elle avait cru si improbable qu'elle n'avait pas voulu l'imaginer une seconde. En franchissant un éboulis en fin de balade, son pied gauche avait glissé entre deux rochers, et elle

s'était fait ce qui avait toutes les apparences d'une déchirure des ligaments. La douleur avait été instantanée et violente. Elle s'était assise sur un rocher, mais avait trop tardé à ôter sa chaussure et à placer son pied nu dans la neige ; la cheville avait très vite enflé et bleui. L'ecchymose était impressionnante.

Sa psy de mère lui aurait sûrement parlé d'actes manqués, de refoulement révélateur, aurait vu dans son trébuchement physique ce qu'elle voyait dans un trébuchement verbal comme le lapsus, par exemple. Mais Alexia tenait pour exagérées toutes ces considérations psychologiques. Comme si elle avait voulu se mettre en danger ! Non, elle n'y croyait pas. C'était juste la malchance, rien d'autre ; la déveine, la guigne, tout ce qu'on voudra, mais *pas* un acte manqué.

Elle était totalement incapable de marcher, sauf à se confectionner des espèces de béquilles ; mais avec quoi ? Il fallait pour cela des branches ayant une section et une rigidité suffisantes, et elle n'en voyait pas alentour. Le jour déclinait rapidement ; il y avait de quoi s'alarmer. La première personne qui s'inquiéterait de ne pas la voir revenir serait certainement Angela, mais à ce moment-là il ferait nuit depuis longtemps. Elle ne pouvait pas espérer l'arrivée rapide de secours dans l'obscurité et à cette altitude ; d'autant moins qu'elle n'avait pas la plus petite idée de l'endroit où son téléphone avait pu « border » pour la dernière fois. Sans doute à proximité de sa voiture de location, à quarante minutes, peut-être une heure de marche de là, bien plus bas. Elle avait fait preuve d'une imprudence coupable en s'aventurant seule aussi loin dans le massif sans laisser à quelqu'un de confiance un itinéraire précis.

Faire un feu et de la fumée lui laissait au moins une petite chance d’être repérée par des randonneurs ou Dieu sait qui. Allongée sur le côté sous l’encorbellement d’un rocher, elle alimentait le feu avec tout ce qui lui tombait sous la main, ou qu’elle pouvait ramasser en se traînant. Elle ne voulait pas croire qu’elle allait passer la nuit ici. Pour tromper son angoisse, le regard perdu dans les flammes, elle se récita un poème de Victor Hugo appris durant son adolescence et à jamais gravé dans sa mémoire :

*« Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme ! Au gré des envieux, la foule loue et blâme ; vous me connaissez, vous ! Vous m’avez vu souvent, seul dans vos profondeurs, regardant et rêvant... »*

— C’est vous ?

— Qu-quoi ? bredouilla Alexia, tirée brutalement de sa rêverie poétique.

La voix venait d’au-dessus. Une voix d’homme. Elle ne l’avait pas entendu approcher. Elle leva la tête, vrilla le cou et reconnut son ermite de la cabane

— Vous ? fit-elle à son tour. Oh, merci, Seigneur ! souffla-t-elle avec soulagement en fermant les yeux.

— Qu’est-ce que vous faites ici ?

— Moi ? Eh bien, je... je vous attendais.

— Comment ça, vous m’attendiez ?

— Vous, quelqu’un, n’importe qui... je priais pour qu’on vienne me secourir. Je me suis blessée à la cheville. Je ne peux pas marcher.

Ghislain Frébourg fronça les sourcils d'un air perplexe. Méfiant, il détourna légèrement son visage. L'espace d'un instant, il se demanda si la jeune femme lui disait la vérité, ou si c'était un piège. Il jeta un regard autour de lui, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls, avant de descendre du surplomb rocheux et de la rejoindre.

Il vit qu'elle avait amassé autour d'elle tout ce qui pouvait servir de combustible. Elle se trouvait entre deux rochers éboulés de longue date, sous un surplomb en grès qui paraissait défier les lois de la gravité, assise sur un tapis d'aiguilles de pin et de brindilles humides.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, lui dit-il en posant un genou à terre devant elle, tout en restant à bonne distance du feu.

— Quelle question ?

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Décidément, c'est une obsession chez vous.

Elle vit à son regard qu'il valait peut-être mieux éviter ce genre de commentaire pour le moment.

— Je me baladais, je faisais des photos, c'est tout, reprit-elle. Rien à voir avec vous.

— Des photos..., soupira-t-il. Toute seule, à cette altitude, dans ce relief.

Il secoua la tête d'un air consterné, puis :

— Montrez-moi cette cheville, demanda-t-il d'un ton adouci.

Alexia écarta les lacets déjà défaits de sa chaussure de randonnée. Elle en sortit doucement le pied, abaissa sa chaussette et

lui montra sa cheville contusionnée.

— C'est pas joli-joli, jugea-t-il. Ça ne va pas être simple de vous sortir de là... il y a de la marche jusqu'à ma cabane. Quarante-cinq minutes en temps normal. Là, ça risque de nous prendre le double.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? Vous préférez m'achever tout de suite ?

Il lui jeta un regard de travers, les yeux plissés.

— Je vois, dit-elle. L'humour non plus, ce n'est pas votre truc.

Il ne répondit pas.

Perchée sur une branche, une chouette hulula.

Ghislain sortit de son sac à dos la trousse de premiers secours qu'il emportait partout avec lui dans la montagne.

— Votre pied est parti *en dedans*, c'est ça ? l'interrogea-t-il en même temps qu'il fouillait dans la trousse, à la recherche d'une bande de contention.

— Oui, ça n'a pas craqué, mais j'ai senti la déchirure musculaire se faire.

— L'œdème est important, dit-il en sortant la bande de contention de son emballage plastifié. On va essayer de mettre cette bande autour de votre cheville, le plus délicatement possible.

Alexia se laissa faire, grimaçant au contact de la bande élastique épaisse qu'elle sentait se resserrer autour de sa cheville douloureuse.

— Maintenant, le plus dur reste à faire, reprit Ghislain en tournant son regard en direction de l'ouest. Je vais tâcher de trouver de quoi faire une béquille, et vous vous appuierez en même temps

sur moi. On avancera comme on pourra. Je n'ai pas d'analgésique avec moi. Désolé. Il faudra attendre d'arriver à la cabane.

Au même instant, un hurlement de loup, long et modulé, se fit entendre, soutenu presque aussitôt par un deuxième cri plaintif, dont la note finale se prolongea lugubrement en écho dans le massif.

Alexia leva la tête et se figea.

— Vous avez entendu ? fit-elle.

— Oui, dit Ghislain. J'ai repéré une meute pas très loin d'ici. Quatre loups apparemment. C'est vraiment exceptionnel. Il y a des années que je n'en ai pas vu de mes propres yeux.

— Est-ce que... est-ce qu'on court un danger quelconque ? s'enquit Alexia.

— Non. À moins que n'ayez l'intention de vous déguiser en brebis, répondit Ghislain d'un ton pince-sans-rire en fermant son sac à dos, avant de se relever.

Alexia le regarda d'un air impassible.

— Le loup a tendance à fuir l'homme, expliqua-t-il.

Avant d'ajouter à dessein :

— Tout le monde n'a pas cette sagesse...

\*\*\*

Dans le bureau avec terrasse de sa maison de Montreuil qui offrait une vue splendide sur le donjon de Vincennes, Pierre Delteil

se connecta sur le Darknet et accéda à sa boîte mail cryptée. Il vit qu'il avait un bref message de son vieil ami Ghislain Frébourg. Ce dernier le remerciait pour l'info sur Crowfoot, alias Markovic, lui faisait savoir que tout allait bien, et lui demandait de procéder comme d'habitude à un transfert d'argent pour ses besoins courants.

La lumière du jour faiblissant, Delteil alluma sa lampe de bureau. La pièce était décorée d'une multitude d'images et d'objets appartenant à l'univers des Amérindiens, et plus précisément à la Confédération des Indiens Pieds-Noirs, les fameux *Blackfeet* : photos encadrées de chefs en tenue traditionnelle, costume « d'homme-médecine », boucliers ou encore hachettes de chasse.

À chaque fois qu'il songeait à l'exil forcé de son ami, Delteil ressentait le même pincement au cœur, la même colère, la même frustration. Comment Ghislain allait-il pouvoir se sortir de cette accusation de double meurtre pour laquelle il encourait la prison à vie ? Deux agents de la DGSE étaient morts dans des circonstances particulièrement brutales, l'un des deux laissant derrière lui une veuve et deux orphelins. Comment son ami allait-il pouvoir se disculper, laver son honneur et faire tomber le vrai coupable, qui n'était autre que le directeur du service de renseignement, Hervé Markovic ? C'était toute la question, et six ans après, il se sentait tout aussi impuissant que son ami à lui apporter une réponse. S'ils n'ignoraient plus rien, l'un et l'autre, du mobile qui avait poussé le directeur de la DGSE à orchestrer lui-même cette double exécution, ils n'avaient encore jamais pu prouver son implication dans celle-ci. Pour tout le monde, le coupable n'était autre que Ghislain Frébourg, « l'ex-agent de la Directions des opérations de la

DGSE », comme l'avait qualifié la presse. La version officielle faisait état de l'existence d'un trafic d'armes avec plusieurs pays du Moyen-Orient orchestré précisément par Frébourg; les deux agents auraient mis au jour ce trafic, et l'auraient payé de leur vie. Ghislain et lui savaient très bien pourquoi Markovic s'était débarrassé d'eux, et cela n'avait rien à voir avec un quelconque trafic d'armes ; encore fallait-il qu'ils puissent en apporter la preuve.

Pour l'heure, il devait parer au plus pressé et permettre à son ami de pouvoir continuer à subvenir à ses besoins matériels. Pour cela, il devait opérer un virement bancaire sécurisé et créditer un « e-retrait », un retrait sans carte bancaire à un distributeur donné, grâce à un simple code confidentiel. Dès le début de sa cavale, Ghislain avait suivi ses conseils et fait un judicieux investissement dans les crypto-monnaies – bitcoin et ethereum principalement – qui l'avait mis à l'abri du besoin, le cours de ces monnaies virtuelles ayant connu une envolée astronomique.

Il terminait d'entrer deux ou trois ordres informatiques quand sa femme le héla depuis le rez-de-chaussée :

— Pierre ? À table !

Il se déconnecta du « browser » Tor, lança une application destinée à anonymiser toutes les connections émises depuis son ordinateur, et répondit en appuyant sur la touche « Entrée » :

— J'arrive tout de suite, chérie !

\*\*\*

Le générique de fin de *Crazy, Stupid, Love* avec Ryan Gosling défila sur l'écran de télévision d'Angela en même temps que la pendule du petit salon affichait 23h20. Si on lui avait demandé à cet instant comment le film se terminait, elle aurait été bien incapable de répondre. Une inquiétude tenace, lancinante, avait perturbé son esprit durant au moins toute la deuxième partie du film, l'empêchant de se concentrer sur ce qu'elle voyait et entendait. Son unique cliente du moment n'était pas rentrée à la Sapinière alors qu'elle avait annoncé qu'elle le serait avant l'heure du dîner. Elle n'avait laissé aucun message, et était injoignable sur son téléphone portable. La principale inquiétude d'Angela venait de ce la jeune femme avait prévenu qu'elle irait se promener seule dans le massif, ce qui, en temps normal, n'était déjà pas d'une très grande prudence. Elle ne pouvait s'empêcher de l'imaginer en danger dans la montagne, seule dans la nuit glaciale.

Elle jeta un coup d'œil à l'écran de son téléphone portable. Toujours aucun message. Elle éteignit la télé, se leva et alla voir à la fenêtre. Une grosse lune argentée brillait dans la nuit noire, esquissant les contours du massif montagneux partiellement enneigé. La cour gravillonnée devant la maison lui parut soudain étonnamment vide, et le silence qui lui était si cher d'ordinaire étrangement plus oppressant.

Elle se décida alors à passer l'appel qu'elle n'avait que trop retardé déjà. Elle alluma son téléphone portable et composa le numéro de la gendarmerie, qui décrocha à la première sonnerie.

— Bonjour, dit-elle dans un souffle, je suis la propriétaire de la Sapinière de la Vôte, la maison d'hôte de Rochesson-les-Mines. Je voudrais signaler une disparition inquiétante.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 5

— Êtes-vous de ceux qui pensent que tout est écrit d'avance ? Je veux dire, est-ce que vous croyez au destin ? Ou bien pensez-vous que tout est finalement le fruit du hasard ?

Ghislain secoua la tête d'un air amusé en tisonnant le feu après avoir remis une grosse bûche dans la cheminée.

— Ouah... ça, c'est une question ! J'ai l'impression de repasser l'épreuve de philo du bac. « Peut-on concilier la raison et la religion ? »

— Vous êtes croyant ?

— Non, je prenais un exemple, c'est tout. Je ne sais pas à quoi vous pensez exactement, ou plutôt j'en ai une vague idée, mais personnellement j'ai toujours fait passer la pratique avant la théorie, alors... donnez-moi cette cheville, dit-il en s'agenouillant devant elle.

Alexa était assise devant la cheminée, dans un vieux fauteuil club au cuir râpé. Elle avait ôté sa chaussure de randonnée et gardé la bande de contention. La chaleur du feu lui faisait un bien fou après le froid des deux dernières heures, et la douleur endurée à chaque pas ou presque ; si la béquille improvisée lui avait permis de ne pas poser le pied au sol, elle n'avait pu éviter les secousses musculaires.

Son premier réflexe, en arrivant à la cabane, avait été d'essayer de joindre Angela, la propriétaire de la Sapinière de la Vôge, afin de la prévenir de ce qui se passait et la rassurer. Elle avait été presque effondrée de découvrir que non seulement son hôte providentiel n'avait pas de téléphone portable, mais qu'il n'avait pas non plus – elle aurait dû s'en douter – de téléphone fixe. Son seul moyen de communiquer avec l'extérieur était une sorte d'internet nomade. Soulagée, elle avait cru alors pouvoir passer par une plateforme de messagerie instantanée, mais l'internet en question passait, lui, par un réseau satellite annoncé en « erreur 604 – En maintenance depuis 16 : 05 ». Autrement dit, aucune connexion possible. Si ça, ce n'était pas de la malchance ! Elle avait très vite compris qu'elle allait devoir patienter au minimum jusqu'au lendemain matin.

— Posez votre pied sur mon genou. Je dois ôter la bande pour vérifier l'état de votre cheville, dit-il. Désolé si je vous fais mal. Elle devrait se desserrer toute seule une fois débloquée.

Elle était étonnée par sa décontraction et son assurance. Un kiné ne se serait pas comporté autrement. Il y avait dans le timbre de sa voix quelque chose à la fois d'impérieux et d'apaisant, qui imposait le silence, l'attention, l'écoute. Elle ne chercha même pas à discuter. Elle s'exécuta, docilement.

En regardant son pied et ses orteils aux ongles rouge brillant, elle se félicita sottement de s'être fait poser un vernis semi-permanent à son institut de beauté habituel la semaine précédente – et cela non pas en prévision d'un photoreportage dans les Vosges, mais d'un séjour à Héraklion, en Crète, pour la Semaine Sainte et sa fameuse messe du samedi soir ; un événement que *Terra Montis* souhaitait

couvrir cette année-là. Elle s'était imaginée foulant du même coup la plage de sable fin d'Amnissos sous le soleil grec... mais tout n'était pas encore totalement compromis.

Elle surprit le regard orienté vers ses orteils et l'infime mouvement de tête appréciateur de Ghislain tandis qu'il s'apprêtait à débloquer la bande de contention élastique, ce qu'il fit d'un geste précis et rapide. Ayant ôté la bande, il prit son pied menu entre ses mains et l'examina. L'ecchymose était impressionnante, mais tout ce que vit et sentit Alexia à cet instant, ce furent les mains chaudes de Ghislain enserrant délicatement les côtés de sa voute plantaire à la façon d'un reflexologue recherchant l'origine d'une douleur.

Rougissant légèrement, elle lui demanda :

— Alors, qu'en pensez-vous ?

— Pour moi, ce sont les ligaments extérieurs qui sont touchés. Je ne crois pas que vous ayez une fracture. Il faudra tout de même faire vérifier cela demain. D'ici-là, à part laisser votre pied au repos et prendre un analgésique, il n'y a pas grand-chose à faire.

Il attrapa un gros coussin sur un fauteuil en bois derrière lui et le lui plaça sous le pied.

— Votre cheville ne doit pas reposer dans le vide. Laissez-la en appui sur ce coussin, mais veillez à ce qu'elle ne soit pas trop près du feu. La chaleur peut augmenter la douleur et l'inflammation. Je vais vous donner du paracétamol, dit-il en se relevant.

Alexia le regarda se diriger vers le minuscule coin cuisine en bois sombre de la cabane en rondins et ouvrir un placard haut.

— Finalement, vous n’êtes pas vraiment le monstre bourru ni le sauvage que l’on pourrait croire, dit-elle avec désinvolture.

— Ne vous fiez pas aux apparences, répliqua Ghislain en remplissant un verre d’eau au robinet.

Alexia le regarda revenir avec le verre et un comprimé. Quelques éclaboussures d’eau avaient tâché sa chemise en laine rouge épaisse ; ses cheveux châtain hirsutes coiffés à la Simon Baker, alias The Mentalist, lui conféraient quelque chose de très sexy.

— Tenez, lui dit-il, c’est un comprimé de 1000 mg. Ça devrait vous soulager.

— Merci, dit Alexia. Oh, à propos, vous savez que je ne connais même pas votre nom ?

— Matthieu, mentit Ghislain en s’en tenant à sa nouvelle identité. Matthieu Villard.

— Eh bien, merci... Matthieu, reprit-elle. Merci pour tout.

Il hocha la tête avec une moue embarrassée, la regarda fixement un long moment, puis :

— Vous êtes vraiment ici pour faire un reportage sur les loups ?

Alexia avala péniblement le comprimé de paracétamol, et répondit :

— Oui. Enfin, sur les conséquences de son retour, sur les problèmes qu’ils posent aux éleveurs notamment, et bien entendu sur les mesures gouvernementales. J’aimerais faire une sorte de « grand angle », comme cela existe déjà dans les suppléments hebdomadaires des grands quotidiens. Donnez à voir et à lire quelque chose de fouillé, de complet.

— Et je faisais partie de ce « grand angle » ?

— Pas au départ, mais... oui. La première fois que j'ai entendu parler de vous, c'était au Val Môyé, le bar de Rochesson-les-Mines.

— Où les rumeurs vont bon train apparemment.

— Oh, je ne les ai pas toutes prises pour argent comptant, mais... j'avoue que cela m'a intrigué.

— C'est ce que j'ai cru comprendre hier matin, dit-il d'un ton mordant.

— Je suis désolée pour hier, s'excusa sincèrement Alexia. C'est vrai, c'était maladroit de me cacher comme je l'ai fait.

— Maladroit ?

— Bon, c'était plus que cela, d'accord. Mea culpa. Je reconnais que les faits ne sont pas flatteurs pour moi. Ma mère ne me louperait pas sur ce coup-là. J'aurais droit au diagnostic complet : comportement pathologique, manque de confiance en soi, et cetera, et cetera.

— Votre mère ?

— Elle est psychothérapeute, avec un côté Jeanne d'Arc. Elle souffre du syndrome du sauveur sans le savoir. Petite déjà, si elle avait à choisir entre deux poupées, elle prenait la plus moche, la plus abîmée.

— Je vois, fit Ghislain avec un sourire. En tout cas, ne parlons plus de ce qui s'est passé. Vous avez faim ?

— Une faim de loup, dit Alexia.

\*\*\*

Torches électriques à la main, les quatre hommes du PGM, le Peloton de Gendarmerie de Montagne des Vosges, se tenaient autour de la voiture de location, une Fiat 500 X, garée sur l'accotement d'un virage de la route de Keyserheim, qui rejoignait, via un chemin de crêtes, le col de la Schlucht. L'immatriculation correspondait bien à celle qu'il cherchait. C'était bien la voiture de leur randonneuse vraisemblablement égarée, blessée ou pire.

L'un des gendarmes se saisit de son téléphone portable dans une poche de son sac à dos et prévint sa hiérarchie de leur découverte. Les bandes réfléchissantes de sa veste imperméable qui portaient sur les manches l'écusson des unités de montagne brillaient dans la nuit.

— Oui, dit-il au téléphone d'un ton grave, on a bien affaire à une disparition inquiétante. On continue d'explorer les environs, mon capitaine. La femme n'est peut-être pas très loin.

Il écouta les ordres, fit une moue perplexe mais finit par opiner du chef, avant de mettre fin à la conversation.

— Très bien, les gars, enchaîna-t-il en s'adressant à ses collègues, je pense qu'on pourrait essayer de prendre par le chemin de crête pour commencer. Si on ne trouve rien, on demandera un renfort hélico au lever du jour.

Il leva la tête, suivit du regard la ligne de crête du massif éclairé par la lune, et enfila son sac à dos.

— Allons-y, dit-il.

Et sans un mot, dans le silence de la nuit froide et venteuse, le peloton de gendarmerie se remit en marche.

\*\*\*

Au même moment, dans sa chambre de l'hôtel Marriott de Moscou, Hervé Markovic luttait contre l'anxiété phobique liée à la nuit qui l'empêchait depuis des années de trouver le sommeil. Il avait frôlé maintes fois la mort dans son métier, et avait dû à chaque fois en surmonter rétrospectivement le traumatisme, mais ces insomnies dont il souffrait était un mal autrement plus sourd et profond, son esprit faisant malgré lui un impitoyable parallèle entre le sommeil et la mort ; un parallèle qui l'empêchait, surtout en voyage, de profiter d'un repos réparateur. Il n'y avait que dans les bras d'une femme, et dans ceux de Margaret en particulier, qu'il parvenait à s'endormir paisiblement.

Il jeta un coup d'œil au radio-réveil de la chambre. Il était deux heures quinze du matin. Il s'empara d'une mignonnette de vodka dans le minibar, et la versa dans son verre. Il en avait déjà bu deux autres de whisky, et une de tequila.

Il alla à la fenêtre, jeta un coup d'œil dans la rue Petrovka, déserte à cette heure de la nuit, et retourna s'asseoir sur son lit. Au même moment, on frappa à la porte. Il se leva et alla ouvrir.

Une grande blonde échevelée sur talons aiguilles, vêtue d'un ciré noir ultra-court, sous lequel n'apparaissaient que ses longues jambes effilées gainées de bas couleur chair, s'encadra dans l'embrasement de la porte.

— *Privet, dorogaya*, bonjour chéri, dit-elle d'une voix suave à l'accent chantant. *Ty Frantsuzskiy ?*

— Oui... entre, dit tranquillement Markovic.

\*\*\*

— C'est incroyable... ces photos sont absolument magnifiques. Quel moment exceptionnel ! Tout cela avec des jumelles électroniques... « Full HD » d'accord, mais tout de même, je suis bluffée, en plus d'être carrément jalouse, avoua Alexia, qui venait de visionner sur l'écran de l'ordinateur portable de Ghislain les photos qu'il avait prises de la meute aperçue plus tôt cet après-midi-là.

— Jalouse ? Ne le soyez pas.

— Il faudrait que je passe des semaines, voire des mois à bivouaquer et à planquer pour espérer prendre de tels clichés.

— Je vous permets de les utiliser pour votre article, à condition que vous ne mentionniez pas mon nom pour le crédit photographique. Je ne tiens pas à ce qu'on m'ennuie avec ça.

— Les utiliser ? Mais je ne peux pas faire cela. Ce ne serait pas bien... Ou alors en mettant un pseudo, ça vous irait ? Je ne veux pas qu'on m'en attribue le mérite, c'est tout.

— Va pour un pseudo, dit Ghislain en versant dans deux grandes tasses en verre transparent une infusion de bourgeons de sapin et de feuilles de bouleau.

— Vraiment ? Génial.

Ils avaient dîné d'un simple mais copieux plateau de fromages et de viande des Grisons accompagné d'un vin de pays, un rouge puissant et fruité qui avait joliment coloré les joues d'Alexia.

Dans la cheminée, le feu crépitait doucement. Elle n'en revenait pas encore de disposer maintenant de photos d'une meute de loups gris. Jusqu'à présent, on n'avait réussi à photographier que des individus solitaires dans le massif vosgien ; jamais une meute. Nul doute que ces photos, une fois connues, allaient nourrir le portail cartographique de données de l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage. Elle espérait seulement qu'elles ne serviraient pas de justificatifs à ce qu'ils appelaient des « tirs de prélèvement ».

— Cette infusion est délicieuse, reprit-elle avec une moue approbatrice. Merci.

Ils étaient assis à la grande table monastère qui occupait le centre de la pièce principale, sur un côté de laquelle toutes sortes de livres étaient empilés, romans, essais, guides de voyage et autres.

— Je sais que vous n'aimez pas beaucoup les questions, Matthieu, mais... qu'est-ce que vous faites ici ? Qu'est-ce qui vous a poussé à venir vivre sur ces hauteurs, dans ces conditions ?

Une brusque envie de jouer avec le feu le poussa à répondre, bravade dérisoire :

— Je me terre ici parce que je suis recherché depuis des années par toutes les polices d'Europe.

Alexia eut un moment d'hésitation, puis :

— Je n'en crois rien, dit-elle avec un sourire. Non, sérieusement, qu'est-ce qui vous a poussé à vous installer ici ? Que faisiez-vous dans votre ancienne vie ?

— J'étais trader à Londres, mentit à moitié Ghislain. Je négociais des produits financiers pour un grand groupe d'investissement. J'ai gagné beaucoup d'argent en salle de marché sur une période relativement courte, et... je me suis retiré dès que j'ai pu, ou plutôt dès que j'ai su que j'étais à l'abri du besoin, au moins pour les dix ou vingt prochaines années. J'ai quitté la City, l'Angleterre et tous les liens qui me rattachaient à ce milieu.

— Pour venir vivre *ici* ?

— Ici ou ailleurs, il fallait que je prenne de la distance ; j'ai ressenti un grand besoin d'isolement, de calme.

— Ça, pour être au calme et isolé... On entend raconter beaucoup de choses sur la vie des opérateurs financiers, ou des *traders* comme on dit. Je peux comprendre qu'on veuille rompre radicalement avec le stress d'un tel boulot. C'est humain.

Ce que Ghislain ne lui disait pas, c'était que s'il avait bien démarré sa vie professionnelle comme « trader sur actions », non pas à Londres mais à la *Børsen* de Copenhague, il avait très vite été approchés par les services secrets français, qui avaient eu besoin à l'époque d'un agent clandestin au Danemark. Il avait ensuite rempli diverses missions de renseignement dans différentes villes d'Europe, avec à chaque fois l'alibi professionnel du travail sur les grandes places boursières – jusqu'à ce que Markovic, six ans plus tôt, lui fasse porter le chapeau d'un double meurtre dont il avait été lui-même le commanditaire et l'exécutant.

— Et vous ? lui demanda-t-il. Le journalisme, c'est une vocation ?

— Le journalisme ? Non, je ne crois pas... La photo, en revanche, oui, probablement, répondit Alexia. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je crois que j'ai toujours eu un appareil photo entre les mains. D'après ma mère, la photographie est aussi une pratique thérapeutique ; c'est là où je vous rejoins peut-être, dans cette recherche d'une certaine forme de lâcher prise. Je veux dire, celui qui permet paradoxalement d'opérer un retour sur soi à travers des émotions positives.

Ghislain eut une moue perplexe, ses yeux bleus perdus un instant dans le vide.

— Tout ça est trop théorique pour moi, avoua-t-il. Ici, je me contente d'écouter le vent dans la forêt, d'arpenter le massif, de me réchauffer devant un bon feu de cheminée. Je ne réfléchis pas ; pas vraiment. Je n'ai aucun souci matériel.

— C'est un grand luxe.

— J'en suis conscient.

— Et les rumeurs ? fit Alexia.

— Les rumeurs ?

— Celles qui courent sur votre compte dans la région. Allez-vous essayer de les faire taire ?

— Oh, non. Je ne vais rien faire. Je crois savoir d'où elles viennent, dit-il.

Il lui raconta brièvement l'histoire de la louve blessée qu'il avait alimentée durant plusieurs jours.

— Il y a donc tout de même un fond de vérité à tout cela, dit Alexia.

— Il y en a toujours un, non ? Qui sait ce qu'on dira de votre présence ici cette nuit ?

— Que voulez-vous qu'on dise ? Et qui voulez-vous que cela intéresse ?

L'espace d'un instant pourtant, elle se sentit rougir malgré elle, comme si elle venait de prendre conscience de la situation, de l'intimité de cette soirée au coin du feu.

Ghislain ne répondit pas. Il se contenta de tisonner les braises une nouvelle fois d'un air absorbé.

— Je vais vous laisser le coin sommeil, dit-il. Je n'ose pas parler de « chambre », vous l'avez remarqué. Mais il y a bien un lit. Je vais mettre des draps propres. Je dormirai ici, j'ai un futon rangé quelque part.

— Oh, ça m'ennuie. Je peux très bien prendre le futon, ça ne me gêne pas.

— Non, avec votre cheville, vous serez mieux dans le lit. Ce sera plus confortable.

Alexia abdiqua et le remercia. Elle éprouvait cependant une certaine gêne à l'idée de passer la nuit dans cette cabane perdue au milieu de nulle part, et surtout de bousculer dans ses habitudes son hôte à l'étrange parcours personnel.

Elle le regarda se relever, se diriger vers le « coin sommeil » et commencer à le lui préparer pour la nuit. L'espace d'une seconde, elle ne put s'empêcher de se demander si une femme avait jamais

dormi ici avant elle, mais elle n'osa pas poser la question, de peur qu'il ne lui prêle elle ne savait quelles arrière-pensées. En avaient-elles ? Elle l'observa qui changeait les draps, s'attarda sur son dos large et musculeux, sa taille fine sous le mince pull écru, que soulignait encore le pantalon chino en toile de coton marron clair.

— Voilà, dit-il finalement en se retournant, c'est prêt. Je vous laisse les antalgiques ici avec un peu d'eau. La douleur pourrait se réveiller durant la nuit.

— Merci, dit Alexia. Ça devrait aller. « Il n'est pas de douleur que le sommeil ne sache vaincre », a dit je ne sais plus quel optimiste. Je vous donnerai mon sentiment là-dessus demain.

## CHAPITRE 6

Assis à la place 85 du compartiment de 2eme classe du TGV Paris-Bordeaux qui avait quitté la capitale quarante-cinq minutes plus tôt, le jeune agent de la DGSE n'en croyait pas ses yeux. Là, sur l'écran de son ordinateur portable connecté au site Kiosque Presse SNCF, sur lequel il consultait la version web du magazine de voyage *Terra Montis*, venait de s'afficher une photographie de l'homme qu'à des degrés divers l'ensemble des services de renseignement français traquaient inlassablement depuis six ans, et lui personnellement depuis trois. La coïncidence défiait toutes les lois de la rationalité ; la chose était si improbable qu'elle causa un véritable choc au jeune agent, qui leva les mains et les croisa au-dessus de sa tête en rentrant le cou, comme si la foudre allait brusquement s'abattre sur lui. La découverte le mettait en même temps dans un état d'excitation intense.

Ghislain Frébourg... Le diaporama du webmagazine ne mentionnait évidemment pas son nom, mais – passé les premiers doutes, pour le moins naturels dans ces circonstances – son identité ne faisait désormais aucun doute pour le jeune agent. Le visage de l'ex-trader devenu espion, puis assassin, lui était devenu au fil des mois plus familier que celui de la plupart de ses proches. Sous la photo, la légende disait seulement : « *Un ermitage. Le Grand Rud. Hautes Vosges.* » Mais il n'avait besoin de rien de plus.

Il « googlisa » aussitôt les informations géographiques et obtint ce qu'il cherchait via l'application « Google Maps » notamment. Une fois les renseignements indispensables compilés, il jeta un coup d'œil à sa montre pour évaluer le décalage horaire avec Moscou, et composa le numéro du directeur de la DGSE.

— Hervé Markovic, j'écoute, répondit ce dernier, qui déjeunait au café Tchaïkovski, un incontournable du quartier Presnenski de la capitale russe.

— Frébourg... Je crois qu'on le tient, monsieur.

\*\*\*

— Vous nous avez fait une belle frayeur, vous savez ? dit le lieutenant Darol, du Peloton de Gendarmerie de Montagne des Vosges. Quand on a retrouvé votre voiture vide, on a craint le pire.

— Je suis catastrophée, vraiment ; sincèrement désolée que mon imprudence ait suscité une telle inquiétude et mobilisé autant de monde et d'énergie, s'excusa Alexia, assise à la grande table monastère de la cabane, le visage défait.

— Ce genre de chose arrive, malheureusement. Vous avez eu de la chance d'être secourue par monsieur, dit le lieutenant en désignant Ghislain du regard, dont l'embarras était flagrant.

Les trois autres gendarmes, un sous-lieutenant et deux aspirants, se tenaient autour de la table, une tasse de café chaud à la main, visiblement soulagé que leur mission de secours nocturne se termine enfin, et de la meilleure des manières. Ils avaient fini par

trouver les restes du feu laissés par Alexia à l'endroit où elle s'était blessée, et n'avaient eu ensuite qu'à suivre leurs traces dans la neige jusqu'à la cabane.

— C'est donc Mme Longemer, la propriétaire de la maison d'hôtes, qui vous a prévenu ? reprit Alexia.

— Oui, répondit le lieutenant. Elle a bien fait. Les choses auraient pu tourner plus mal.

Alexia se promit de la remercier chaleureusement à son retour à La Sapinière. Elle jeta un regard par la plus grande des fenêtres de la cabane, côté Est. Les premières lueurs du jour coloraient de jaune pâle et d'orangé la ligne de crête des montagnes, leur masse noire imposante découpée sur l'horizon.

Un des sous-lieutenants répondit à un appel sur son téléphone portable. Il émanait d'un collègue, un « nuiteux » qui attendaient des consignes à la gendarmerie.

— Oui, le P 300, ça ira, dit le jeune sous-lieutenant. C'est un AC, donc il nous faut une civière.

Le jargon utilisé, typique de la profession, fit doucement sourire Ghislain, qui comprit qu'ils parlaient d'un 4x4 Nissan et reconnut l'abréviation d'« accident corporel ».

— Des collègues vont arriver avec un véhicule. Ils ont les coordonnées GPS de votre voiture. Ils nous y attendront, et de là on vous descendra jusqu'au village, expliqua ensuite le gendarme à Alexia.

— Une civière, c'est vraiment nécessaire ? demanda-t-elle. Avec votre aide, je pourrais sûrement rejoindre la route.

— C’est la procédure, c’est tout, expliqua le lieutenant Darol. Il vaut mieux prendre plus de précautions que l’inverse.

— C’est ce que j’aurais dû me dire avant de m’embarquer dans cette randonnée hier, admit Alexia.

\*\*\*

Pierre Delteil actionna le mécanisme d’ouverture de la porte de garage de sa maison de Montreuil, et se mit au volant de sa Tesla électrique pour rejoindre comme tous les matins son bureau à « La Piscine ». Il boucla sa ceinture et jeta un coup d’œil à son smartphone, qui lui notifiait par un bip sonore qu’il avait un message sur sa messagerie sécurisée Signal Private Messenger. Il cliqua sur l’icône Signal, entra son code d’accès et vit qu’il émanait d’un de ses collègues et ami employé à la Direction des opérations de la DGSE :

« Ton copain Frébourg. Le bruit court qu’il vient d’être localisé dans l’Est de la France. Bye. G. »

Delteil tapa rageusement sur son volant :

— Quelle poisse ! laissa-t-il échapper en se renversant sur son siège et en collant son crâne dégarni contre l’appui-tête, le regard mobile, en pleine cogitation angoissée.

Il savait qu’à part laisser un email sur la boîte cryptée de son ami, il n’avait aucun moyen rapide de le joindre. Ils avaient décidé, pour sa propre sécurité comme pour celle de Ghislain, qu’il ne

connaîtrait pas les coordonnées de ce dernier. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il était en France et à l'abri.

Cette fois, l'étau se resserrait brutalement ; il allait falloir à son ami faire preuve d'infiniment d'intelligence et d'anticipation pour se sortir de cette situation.

Il monta le son de la radio branchée sur Europe 1 ; quelqu'un y débitait l'horoscope d'une voix monocorde. On parlait justement de son signe du zodiaque : « *Bélier, la pensée binaire a plus que jamais vos faveurs ; elle vous pousse à voir le monde sous l'angle du « tout ou rien », « bien ou mal », « vrai ou faux » et cetera. Notre conseil : ne vous laissez pas embourber dans des pensées négatives. Positivez !* »

— Positivez, tu parles ! grommela-t-il en enclenchant la marche arrière.

\*\*\*

— Merci pour cette soirée, Matthieu, dit Alexia lorsqu'elle fut installée à l'arrière du 4x4 Nissan du PGM. Je vous promets de raconter à tout le monde que vous êtes un type infréquentable, égocentrique, asocial, un véritable ours qu'il vaut mieux éviter.

— Je compte sur vous, répondit Ghislain d'un ton pince-sans-rire. Je tiens à ma tranquillité.

— Désolée de l'avoir perturbée, s'excusa-t-elle encore.

— Ça m'a fait du bien, admit-il en l'aidant à refermer sa portière à l'arrière. Il y avait des années que je n'avais pas eu de compagnie

à la cabane.

Il avait accompagné le petit groupe jusqu'à la route. Le soleil était déjà haut sur le massif, mais la température n'excédait pas 5° C. Un des aspirants gendarmes l'interrompit un instant pour expliquer à Alexia qu'il s'occupait de redescendre la voiture de location. Elle le remercia et revint à Ghislain, dont le regard intense la troublait autant qu'il l'attirait.

— Qu'est-ce que vous diriez de... terminer notre petit échange d'hier soir autour d'un bon dîner ? Cette fois, c'est moi qui vous invite. On dit partout le plus grand bien de la cuisine de ma logeuse, la propriétaire de La Sapinière de la Vêge. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ce que j'en dis ? Je vois là un double risque : reprendre goût à la civilisation, et griller ma couverture d'ours mal léché et d'ermite misanthrope.

— Ce serait si grave ? l'interrogea-t-elle d'un air amusé.

Il secoua la tête d'un air indécis.

Au même instant, le gendarme qui avait conduit le P300 à l'aller se remit au volant du 4 x 4. Il boucla sa ceinture, échangea quelques mots avec son collègue installé avec lui à l'avant du véhicule de secours, et mit le contact.

— Et quand aurait lieu ce dîner ? Ce soir ? demanda Ghislain.

— Pourquoi pas ? Si on disait 19 heures à la Sapinière ? D'ici-là, j'aurais sûrement récupéré une paire de béquilles.

— Et moi ma raison, peut-être, marmonna Ghislain. Mais je n'y crois plus beaucoup... Bon, c'est d'accord. 19 heures, dit-il,

comme on abdique face à l'inexorable.

Le visage ébloui de soleil, Alexia remonta sa vitre en même temps que le 4x4 frappé des initiales PGM démarrait. Ghislain le regarda s'éloigner avec l'étrange impression d'avoir dérogé, comme malgré lui, à toutes les règles de bon sens et de prudence qu'il s'était fixées. Quel pouvoir de fascination avait donc sur lui cette femme pour qu'il fût incapable de prononcer ce petit adverbe de négation qui, après toutes ces années d'isolement, faisait presque partie de son ADN d'ex-espion traqué contraint à la clandestinité : *non ?*

\*\*\*

— Mon cher Alexeï, vous avez bien compris qu'il s'agit d'une urgence absolue. Je dois rentrer à Paris dans les plus brefs délais. Je vous propose de tenir notre dernière réunion de travail par visioconférence demain dans la journée. Qu'en dites-vous ?

Hervé Markovic était en ligne sur son portable avec Alexeï Assinimov, le directeur du SVR, l'équivalent russe de la DGSE, quelque peu vexé, semblait-il, que son homologue français écourte brutalement son séjour moscovite, censé définir les points d'accord entre les deux pays, en matière de renseignement notamment, sur le dossier syrien, ultra-sensible.

Markovic avait fait affréter un jet privé long-courriers à l'aéroport de Moscou Vnukovo ; l'avion était en attente de décollage sur une piste parallèle. Il voulait être présent à Paris pour coordonner au mieux la neutralisation – définitive, il l'espérait – de

Ghislain Frébourg. Il ne pouvait courir le risque de le laisser en vie. Sa mort signifierait qu'il n'aurait plus à craindre qu'on ne lui impute un jour la mort des deux agents survenue six ans plus tôt, et dont il avait réussi à faire accuser Frébourg. Margaret, sa femme – leur couple, leur vie, leur amour, tout ce qu'ils avaient construit ensemble – seraient définitivement à l'abri de tout danger. Il allait tout faire pour cela ; comme à chaque fois.

— *Eto pechal'no*, c'est fâcheux, dit Assinimov, mais je comprends. J'attends donc votre appel au plus tôt, mon cher Hervé. Il nous faut boucler rapidement – très rapidement – ce dossier.

Markovic remercia le Russe, soulagé d'avoir évité un incident diplomatique qui eut été pour le moins malvenu dans le contexte politique tendu du moment.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il serait à Paris dans trois heures, en début d'après-midi. Il espérait pouvoir réunir, briefier et accompagner en personne sur place une équipe réduite, avec laquelle il interviendrait le soir-même. Toutes ces années passées à attendre que la chance se présente ; elle le faisait, enfin. Il n'avait pas l'intention de la laisser passer.

## CHAPITRE 7

L'œil brillant et la barbe grise frémissant au vent du soir, Ferdinand Jacquemin rajusta son béret de laine noire sur son crâne, avant de resserrer le col de son épaisse parka imperméable. Appuyé sur son bâton, il jeta un coup d'œil à son chien, un border collie, couché près de la clôture en bois du parc à brebis. Quoi qu'il n'en laissât rien paraître, l'animal était en alerte ; son repos consistait seulement à cesser de tracer autour des bêtes son algorithme indéchiffrable ; il n'en montait pas moins la garde, une fois de plus. Le danger était toujours le même : le loup.

Ferdinand avait perdu quinze brebis en trois attaques au cours des derniers mois, et il en avait assez de travailler la peur au ventre, de craindre en permanence pour ses animaux. Il ne voulait plus avoir à inscrire la lettre « T » pour « tué » sur le formulaire dit « de dommages sur les troupeaux domestiques » que le gouvernement mettait à la disposition des éleveurs afin de pouvoir les dédommager. Il n'en pouvait plus du loup, qui lui volait jusqu'à ses heures de sommeil.

Il avait tout fait pour simuler la présence humaine et éloigner le prédateur : mettre du parfum, laisser une radio allumée, mettre des filets de protection, du « turbo flady », un fil électrifié équipé de rubans dissuasifs. Tout cela avait coûté cher, mais rien n'y faisait.

Les attaques nocturnes continuaient, et elles ne semblaient pas près de s'arrêter.

Il allait rester là un moment, dans le froid et la nuit, tout en sachant qu'il ne tiendrait pas au-delà d'une certaine heure. Le tableau de chasse des loups dans la région allait encore s'allonger.

Il en était là de ses réflexions quand un bruit en contre-haut de son champ en partie blanchi par la neige lui fit tourner la tête. Il pivota complètement sur lui-même et vit un énorme 4x4 GMC noir ralentir puis s'arrêter le long de la route.

L'apparition, insolite à cet endroit et à cette heure de la nuit, lui fit froncer les sourcils. Son chien dressa les oreilles, puis allongea le cou, pupilles dilatées et gueule fermée. La stupeur le disputa alors à l'incrédulité dans l'esprit du berger quand il vit quatre hommes descendre du véhicule, habillés tout en noir, portant ce qui ressemblait à des tenues de camouflage militaire. Ils récupérèrent des sacs à dos à l'arrière du 4x4, et les enfilèrent sur leurs épaules. Deux d'entre eux tenaient un fusil de précision à la main ; les deux autres portaient une arme de poing à la ceinture.

Dissimulé dans l'ombre de la pente, Ferdinand les observa un moment en silence. Il ne pouvait s'agir d'agents de l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage. Ils n'étaient pas là pour le loup, c'était évident. Alors, pour quoi ? Que se passait-il ?

Il fut tenté un instant de grimper la pente et d'aller leur parler, mais il se ravisa et pria pour que son chien n'aboie pas.

Trop tard. Voyant une torche électrique s'allumer, le border collie se mit soudain à japper, affolant une partie des brebis enfermées dans le parc.

Les hommes tournèrent aussitôt la tête dans leur direction. L'un d'entre eux braqua une torche électrique vers le parc, avant d'accrocher Ferdinand dans le faisceau de la lampe. Le berger se figea, levant seulement la main pour se protéger de l'éblouissement. Il se passa quelques secondes interminables, avant que le faisceau ne dévie dans une autre direction.

En silence, le groupe s'éloigna vers l'Est, vers les hauteurs boisées, tandis que le 4x4, manifestement conduit par un cinquième homme, redémarrait en marche arrière, avant d'effectuer un demi-tour, puis de repartir vers la plaine.

Les hommes avaient disparu. Où allaient-ils ainsi, en pleine nuit ? Il n'y avait rien par là-haut.

Le silence était revenu, rompu seulement par le bêlement d'une brebis ou le hululement d'une chouette hulotte.

Et soudain il l'entendit : un long cri plaintif et modulé, aigu et prolongé. Un mâle alpha sans doute, songea Ferdinand, que l'effroi gagna carrément quand, au premier hurlement, se mêla presque aussitôt celui des loups « intermédiaires », mélange de cris et d'aboiements destiné à faire croire que la meute était nombreuse. Et de fait, si on lui avait posé la question à cet instant, Ferdinand en aurait juré.

\*\*\*

— Ça, je dois dire, c'est quelque chose..., commenta Ghislain d'un air appréciateur en arrivant devant la table qui les attendait.

Il regarda Alexia, qui paraissait la première surprise.

Dans la salle à manger de la Sapinière de la Vôte, près de la cheminée à foyer ouvert dans lequel crépitait un bon feu, Angela avait dressé une table pour deux digne d'une Saint-Valentin – nappe en coton grise, centre de table composé de narcisses jaunes et d'anémones des bois, et bougies cylindriques rose pâle. Elle voulait que tout soit parfait pour ses deux seuls clients de la soirée ; c'était aussi sa façon de remercier la Providence d'avoir permis qu'Alexia revienne saine et sauve après l'intervention du PGM. Feu son mari – parti, lui, secourir des randonneurs justement – n'avait pas eu cette chance.

— Quelle jolie table, Angela, dit Alexia en s'adressant à la logeuse, debout derrière eux au milieu de la pièce. Merci.

— Installez-vous, tous les deux. Je m'occupe de tout, dit Angela.

Elle ajouta à l'intention de Ghislain, avant de repartir en cuisine :

— Je suis ravie de vous avoir ici. Il y a longtemps que j'entends parler de vous, mais vous savez comment sont les gens... ils racontent souvent n'importe quoi.

— Oh, je comprends. Je n'ai rien fait non plus pour me faire mieux connaître, reconnut Ghislain. J'ai donc ma part de responsabilité dans ce qui peut se dire.

La logeuse lui sourit chaleureusement, et disparut en cuisine.

— Comment va cette cheville ? s'enquit Ghislain en aidant Alexia à s'asseoir en même temps qu'il lui tenait l'unique béquille dont elle avait décidé de se servir pour marcher.

— J'avoue que j'ai craint le pire, mais on m'a très bien soignée à l'hôpital Saint Charles où m'ont conduit les secours. Oh, ils m'ont félicité pour les premiers soins que m'avez dispensés. C'était exactement ce qu'il fallait faire. Et voilà, dit-elle en lui montrant sa cheville sur le côté de la table, j'ai une attelle, comme vous le voyez, et ils m'ont prescrit un petit cocktail d'anti-inflammatoires et d'antalgiques. Rien de bien méchant.

— Tant mieux, dit Ghislain en s'asseyant à son tour à la table, en face d'elle.

Il regarda autour de lui, hocha la tête

— Il y a des années que je ne suis pas allé au restaurant, même si cette table d'hôtes constitue une sorte d'entre-deux... Je ne devrais pourtant pas être ici.

— Ah non ? Et pourquoi ça ?

— Oh, ça n'a rien à voir avec vous, évidemment. Non, c'est juste que... j'ai fini par devenir plus ou moins celui que tout le monde imagine : une espèce de marginal, un reclus solitaire, qui évite autant que possible le contact humain.

— Il ne tient qu'à vous de changer cela, et d'ailleurs ce n'est plus tout à fait vrai ce soir, lui fit remarquer Alexia avec un sourire.

— C'est vrai, et c'est bien ce qui m'inquiète.

C'était la première fois ce soir que son secret était aussi lourd à porter. Avait-il eu raison de se couper du monde comme il l'avait fait ? N'aurait-il pas pu se contenter de vivre normalement sous sa nouvelle identité, être simplement Matthieu Villard, et mener une existence ordinaire ? L'ancien espion qu'il était savait que non, que

l'anonymat et la solitude étaient ses meilleurs garants, que sa sécurité était à ce prix. Combien de fois avait-il réussi lui-même à remonter la piste d'agents doubles ou de terroristes en fuite en France ou à l'étranger, du seul fait que ses « cibles » avaient compromis leur anonymat par la fréquentation de lieux publics ou de personnes bien intégrées dans le tissu social... Il entendait bien profiter de cette soirée, tout en sachant qu'elle resterait une exception.

— Je vous remercie encore de m'avoir permis d'utiliser vos photos de cette meute de loups sauvages. J'ai bluffé tout le monde à Paris avec ces clichés. Ceux à qui je les ai envoyés cet après-midi se les arrachent déjà. Ces photos me seront rémunérées, vous savez ? Il faudra convenir d'un accord quelconque.

— Nous verrons cela, ne vous inquiétez pas, éluda Ghislain, que l'aspect financier de la chose n'intéressait absolument pas. Quand repartez-vous pour Paris ?

— Oh, les deux réunions du nouveau « plan loups » ont eu lieu. J'ai manqué la deuxième. Rien ne me retient plus par ici, dit-elle, avant de regretter aussitôt ses paroles.

— À part votre cheville, fit remarquer Ghislain.

— À part ma cheville, concéda Alexia. Et, je le pressens, la cuisine d'Angela, ajouta-t-elle comme la logeuse revenait à leur table, apportant sur une desserte deux cassolettes en grès fumantes.

— Et voilà, de la Saint-Jacques avec une fondue de poireaux et de pommes, annonça fièrement la logeuse en les servant presque en même temps. J'ai prévu du Chablis blanc en accompagnement,

vous m'en direz des nouvelles, ajouta-t-elle en remplissant leur verre à moitié, avant de laisser la carafe sur la table.

— Que dire ? se réjouit Ghislain, à qui l'on n'avait rien servi de pareil depuis plus longtemps qu'il n'en gardait le souvenir.

— Mais rien du tout, répondit Angela. Bon appétit !

\*\*\*

— Ne me raconte pas d'histoire, Gaétan. Tu as été un des premiers à avoir l'info ; tu es forcément au courant des détails.

— Pierre, je t'en ai déjà trop dit en te prévenant pour ton ami Frébourg. Ne me demande pas l'impossible.

Les deux hommes s'étaient donné rendez-vous dans un bar à vins de l'avenue Gambetta, à quelques centaines de mètres du siège de la DGSE. La nuit tombait sur Paris, en même temps qu'une petite pluie oblique hachurait le paysage urbain.

— Quand j'aurai joint Frébourg sur sa messagerie cryptée, il sera sûrement trop tard, insista Pierre Delteil. J'ai besoin de savoir où il est. Maintenant.

— Il est sûrement déjà trop tard, fit Gaétan Agostini, fataliste.

Delteil regarda son ami de la Direction des opérations droit dans les yeux.

— Un lieu, un nom, Gaétan... je t'en prie.

Agostini baissa les yeux, inspira profondément et, un léger tic agitant sa paupière droite, il finit par lâcher :

— Les Hautes-Vosges. C’est là que se planque Frébourg. Mais ils ont déjà envoyé une équipe sur place.

\*\*\*

Pistolet tactique Beretta 92 au poing, l’homme était plaqué contre le mur en rondins de la cabane, à gauche de la porte d’entrée. Cagoule baissée et lunette de visée nocturne sur les yeux, il attendait un signal de son binôme accroupi à droite de la porte, qui manipulait une caméra thermique, les yeux rivés sur son écran de contrôle.

À cinq mètres de là, tapi contre un rocher enneigé et jumelles de visée nocturne en mains, Hervé Markovic observait la scène avec une concentration extrême, prêt à donner dans son micro le « top action ! » qui lancerait l’assaut sur la cabane. Plus haut à l’est, à une trentaine de mètres de là, invisible, le quatrième homme du groupe – un sniper – avait pris position.

Autour de la cabane, rien ne bougeait, pas plus qu’à l’intérieur. La caméra thermique ne détectait aucune présence humaine, mais Markovic et ses hommes savaient d’expérience que cela ne signifiait pas à cent pour cent que c’était bien le cas. Ils savaient qu’il était possible, du moins durant un temps limité, d’échapper à la détection thermique avec une simple couverture de survie – une technique que ne pouvait ignorer leur cible.

Markovic espérait que Frébourg tenterait de résister et serait abattu par ses hommes. Son silence définitif serait la meilleure des garanties qu’il pourrait avoir. Il n’aurait plus rien à craindre alors,

ni pour lui-même ni pour sa famille, en particulier Margaret. L'accident mortel qu'elle avait causé six ans plus tôt et qui hantait son esprit depuis lors, appartiendrait à jamais au passé ; elle n'aurait que sa conscience à tenter d'apaiser, comme elle y travaillait depuis des années.

Il entendit dans son oreillette le sniper murmurer :

— Alpha en place. Pas de cible en vue.

Il vit alors l'homme accroupi à côté de la porte lui faire signe négativement en langage tactique, lui signifiant qu'il ne détectait aucune signature thermique à l'intérieur.

Son binôme colla silencieusement un morceau de plastique explosif sur la serrure de la porte, y planta un cordon détonant et attendit l'ordre de mise à feu.

Quelque part derrière eux, un hibou hulula.

Markovic réfléchit quelques secondes encore, puis donna l'ordre.

La serrure explosa dans un terrible bruit sourd, qui se répercuta en écho dans la montagne, faisant trembler la forêt.

Aussitôt, le binôme d'attaque investit la cabane, les visées laser de leurs armes balayant méthodiquement l'intérieur.

Pas un coup de feu.

Markovic en comprit immédiatement la raison : Frébourg n'était pas là.

\*\*\*

La détonation avait effrayé la meute, qui avait détalé à une centaine de mètres de l'endroit où elle les bêtes se reposaient. Les yeux clos, la tête rejetée en arrière, vaporisant des panaches de vapeur blanche dans la nuit froide, les quatre loups gris hurlaient maintenant de concert, autant pour renforcer la cohésion du groupe que pour exorciser leur peur et effrayer un ennemi potentiel. C'était un déchaînement de gémissements, de grognements, d'abolements plaintifs, un paroxysme aussi lugubre qu'impressionnant.

L'écho lointain en parvint à Ferdinand Jacquemin, ainsi qu'à deux autres bergers installés plus bas dans la montagne, déclenchant par contamination sonore un charivari de bêlements dans les parcs à brebis.

— *Bon diouss !* grommela Ferdinand, un long frisson lui parcourant l'échine.

## CHAPITRE 8

— J’espère que le dîner vous a plu, dit Angela en apportant sur un plateau un espresso accompagné d’un carré de chocolat noir à Ghislain, ainsi qu’une tasse de verveine pour Alexia.

— C’était absolument délicieux, la complimenta Ghislain. Je suis encore sous le choc.

— Vous me flattez, dit la logeuse, ses petits yeux noirs étincelant avec gaieté sous ses minces sourcils rehaussés d’un trait de crayon.

Elle remit une bûche dans la cheminée et les laissa terminer leur repas tranquillement.

Ghislain était sincère. Il ne se souvenait pas avoir fait un repas aussi savoureux depuis qu’il avait quitté Paris six ans plus tôt. Le sauté de porc « façon forestière » d’Angela l’avait littéralement subjugué, au moins autant que la profondeur du regard d’Alexia, dont les yeux verts avaient, trouvait-il, quelque chose d’hypnotique à la lueur des bougies.

Alexia, quant à elle, était tout aussi fascinée et sous le charme de « Matthieu » ; mais elle ne pouvait se départir de l’impression qu’il y avait quelque chose de fuyant chez lui, ou plutôt une part de lui-même qu’il se refusait à livrer totalement. Par pudeur ou simple discrétion ? Elle n’aurait su le dire. Force lui avait été seulement de

constater qu'il restait évasif à chaque fois qu'elle lui posait des questions sur son passé.

— Est-ce que vous m'avez tout dit, Matthieu ? lui demanda-t-elle en même temps qu'elle soufflait sur sa tisane brûlante.

— Tout dit ? À propos de quoi ?

— De vous.

— Oh... bien sûr que non. Pas plus que vous ne m'avez tout dit vous concernant. Mais c'est bien normal de commencer par aller à l'essentiel, non ?

— Oui, évidemment, mais... ce n'est pas ce que je veux dire. C'est juste que j'ai le sentiment... comment dire ?... que vous vous méfiez de moi, d'une certaine manière.

— Vous vous trompez, lui assura-t-il, catégorique, en jouant distraitement avec son chocolat. Je ne serais pas là à dîner avec vous si c'était le cas, croyez-moi. Comprenez seulement qu'il y a des années que... que j'évite de genre de soirée précisément. J'ai sans doute perdu certaines habitudes, certains réflexes, d'où peut-être cette impression que j'ai pu vous donner...

— Je comprends, dit Alexia. En même temps, je suis flattée que vous ayez accepté de déroger à tous vos principes pour être là ce soir. En fait, je me suis trompée sur votre compte, Matthieu.

— Ah oui ?

— J'avais déjà compris que vous n'étiez pas l'ours mal léché que tout le monde décrivait, mais je viens de comprendre que vous aimez par-dessus tout le secret et tout ce qui s'y rapporte. C'est comme une seconde nature chez vous, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas. Si vous le dites.

— Ma mère me dirait de me méfier, ajouta-t-elle en souriant. Détenir un secret a quelque chose de valorisant pour l'ego, quelque chose de jouissif. Autrement dit, inconsciemment ou non, vous y trouvez votre compte.

— Oh, vraiment ? Et que vous conseillerais de faire votre mère dans ce cas ? voulut savoir Ghislain, intrigué malgré lui.

— Sans doute de jouer l'indifférence totale. Une espèce de stratégie indirecte, pour au contraire avoir une chance d'en apprendre davantage.

— Encore une fois, tout cela est trop théorique pour moi. Posez-moi les questions que vous voulez, et j'y répondrai.

— Pourquoi avez-vous accepté ce dîner ? risqua Alexia.

— Parce que vous me plaisez.

Alexia se sentit brusquement rougir, bouche bée.

— Oh. Eh bien, ça au moins... c'est... c'est une réponse directe, bredouilla-t-elle en cherchant à éviter son regard.

— Vous voyez ?

Il avança sa main droite sur la table et recouvrit délicatement, du bout des doigts, celle d'Alexia, qui en éprouva une sensation délicieusement électrisante. Elle se sentit soudain comme figée, engourdie, incapable de faire le moindre geste.

— Je... je vois, fut tout ce qu'elle trouva à dire, avant d'oser relever les yeux vers lui et plonger son regard dans le sien.

Elle ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose, ses lèvres remuèrent muettement, comme si elle était brusquement frappée

d'apathie.

— Oh, je sais... votre mère désapprouverait, murmura Ghislain avec un sourire.

Alexia éclata d'un rire joyeux, qu'elle étouffa en se couvrant la bouche.

\*\*\*

— Vous pensez qu'il a été informé de notre venue, monsieur ? demanda l'un des agents en relogant son Beretta 92 dans son holster d'épaule.

— C'est possible, dit Markovic d'un air préoccupé en scrutant l'intérieur de la cabane. Ou bien il a eu beaucoup de chance. La vraie question, c'est : est-ce qu'il va revenir, et quand ?

Par radio, le directeur de la DGSE donna l'ordre au sniper de rester en position et de surveiller les abords de la maison.

L'agent chargé de la caméra thermique avait récupéré et posé son matériel sur la table, puis ouvert l'ordinateur portable de Ghislain, dont l'accès était barré par un mot de passe.

— Nous avons maintenant l'adresse IP de son ordinateur, mais il est probable qu'il communique avec l'extérieur via des messageries cryptées, avertit-il, fataliste.

Markovic ne répondit pas, et se mit à arpenter la pièce principale de la cabane. C'était donc ici que Frébourg se cachait depuis toutes ces années, dans cette cabane isolée, coupé de tout – du moins, si tant est que l'on soit coupé du monde quand on a une connexion

internet par satellite. Il examina la bibliothèque, pleine de classiques de la littérature américaine, de *Taipei* de Melville aux romans de Jim Harrison, en passant par Hemingway ou Philip Roth. Il connaissait Frébourg depuis longtemps ; il l'avait recruté. Tout cela lui ressemblait bien. Et c'était précisément parce qu'il le connaissait bien qu'il n'avait pas hésité à lui coller sur le dos le double assassinat qu'il avait été contraint d'orchestrer lui-même. Ç'avait été cela, ou perdre Margaret et tout ce qui faisait leur vie... Frébourg savait qu'il était l'exécuteur des deux agents. Quand il l'avait découvert, il avait du même coup signé sa condamnation... « *Je n'y peux rien s'il a fourré son nez là où il ne fallait pas* », songea-t-il pour la énième fois, tandis qu'il examinait le coin chambre où il dormait, scrutait l'intérieur d'un coffre en bois contenant des vêtements, inspectait le contenu des placards de cuisine.

— Monsieur, je crois que j'ai quelque chose, dit l'agent qui avait manipulé les explosifs et fait sauter la serrure. Regardez... là.

Il s'agissait d'un vieil annuaire des Pages Jaunes du département des Vosges ouvert à la rubrique « Chambres d'hôtes – Gîtes d'étapes ». Une adresse était soulignée au stylo : La Sapinière de la Vêge à Rochesson-les-Mines.

— L'annuaire était retourné sur cette double-page, expliqua l'agent. Qu'en pensez-vous ?

— Pas grand-chose, dit Markovic. C'est une piste. Possible qu'il soit allé dans ce village.

À moins qu'il n'ait été averti de leur arrivée, et ne soit à nouveau en cavale, songea-t-il sans trop y croire. Les pensées se

bousculaient dans son esprit. La donne avait changé, du moins dans l'immédiat. Il y avait peu de chance, semblait-il, que Frébourg revienne ce soir, en pleine nuit, par ce froid. Ils allaient devoir attendre le lever du jour maintenant.

Il se mit à jouer avec son alliance, à la faire tourner autour de l'annulaire de sa main gauche, tandis qu'un vieux proverbe latin appris au lycée, *Cuivis dolori remedium est patientia* – La patience est le remède à tous les maux – lui revenait en mémoire. Au même instant, un long hurlement modulé, aigu et plaintif résonna dans la montagne, aussitôt suivi d'un autre, puis d'un autre encore.

Les trois hommes se regardèrent en silence.

De toute évidence, ils n'étaient pas les seuls prédateurs dans les environs.

\*\*\*

Pierre Delteil jeta un coup d'œil à l'écran central de sa Tesla S sur lequel s'affichait l'itinéraire GPS qu'il suivait depuis Paris. Il lui restait « 123 km » à parcourir sur les 444 du départ, soit un temps de conduite de « 1h31 », précisait le GPS. L'autonomie de sa voiture électrique dernier cri étant de plus de six cents kilomètres, il n'était pas inquiet – du moins, pas pour cela ; ce qui le tourmentait, c'était évidemment le sort de son ami Ghislain.

Il ne savait pas ce qu'il allait bien pouvoir faire pour l'aider, ni même s'il allait réellement parvenir jusqu'à lui, mais, sachant ce qu'il savait maintenant, il n'avait pu se résoudre à rester chez lui à

ne rien faire. L'inaction lui avait paru insupportable, et il n'avait pas hésité à prendre sa voiture et la direction des Vosges.

Markovic et ses hommes étaient probablement déjà sur place, mais rien ne disait qu'ils avaient déjà appréhendé leur cible. Son ami Gaétan lui avait promis de le tenir informé en temps réel si la moindre information lui parvenait, et il n'avait pas eu de ses nouvelles jusqu'à présent. *Pas de nouvelles, bonne nouvelle*, songea-t-il sans réellement parvenir à chasser le sentiment d'angoisse qui l'étreignait depuis la fin de la journée.

Si seulement Ghislain et lui avaient pu comprendre la raison de tout cela ; si seulement ils avaient pu déterminer ce qui avait poussé Hervé Markovic à se débarrasser des deux agents de la Direction des opérations. Le mobile manquait, depuis le début. Que savaient ces agents de si compromettant sur le directeur de la DGSE qu'il ait fallu à ce dernier organiser purement et simplement leur élimination ? Une chose était sûre : Ghislain continuait de payer très cher le fait d'en avoir été témoin par hasard.

Il arrivait maintenant à la hauteur de Rosières-aux-Salines sur l'A33 en direction de Saint-Dié-des-Vosges. Une pluie fine s'était mise à tomber, et ses essuie-glaces s'étaient activés automatiquement. Il accéléra néanmoins, confiant dans les performances routières de son véhicule, pressé d'arriver à destination.

\*\*\*

Alexia referma derrière elle la porte de « La Planche des belles filles » et s’y adossa, le souffle court, les jambes tremblantes, l’esprit encore chaviré par l’étreinte et le baiser de Ghislain. Debout au milieu de la chambre après s’être détaché d’elle, il la fixait maintenant d’un air de défi amusé.

Elle verrouilla la porte dans son dos, à l’aveugle, appuya sa béquille contre le chambranle épais et, oubliant sa cheville blessée, se précipita sur lui. Elle le poussa jusqu’au lit et le fit basculer à la renverse sur l’édredon moelleux, en prenant ses lèvres avec une folle impétuosité.

— Ça va, je me rends, tenta d’articuler joyeusement Ghislain entre deux baisers avides, les bras en croix sur le lit, abandonné à la fougue d’Alexia, qui avait glissé les mains sous son pull et tentait déjà de l’en débarrasser.

— Je veux plus qu’une reddition, souffla-t-elle d’une voix tremblante en lui ôtant son pull d’un geste énergique.

Torse nu dans la chambre surchauffée et plongée maintenant dans une semi-obscurité, Ghislain comprit qu’il allait commencer par jouer les captifs consentants, ce qui n’était pas pour lui déplaire. Il avait toujours aimé les femmes entreprenantes, s’abandonner à leur désir souverain, pour mieux retourner la situation ensuite. Reprendre le contrôle était alors d’autant plus grisant, d’autant plus excitant.

Oublieuse de sa cheville – bien qu’inconsciemment elle cherchât les mouvements susceptibles d’épargner ses ligaments – Alexia se hissa sur lui à califourchon et plaqua ses mains sur son torse glabre et finement musclé tout en continuant à l’embrasser.

— Tu es magnifique, murmura-t-elle d'une voix pleine d'émotion.

— Non, *tu* es superbe...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 9

En venant ici, Pierre Delteil s'attendait à tout sauf à avoir une vision de premier matin du monde, tandis que le jour se levait sur le massif des Hautes-Vosges. Avec ses quatorze sommets dépassant 1000 m. d'altitude, pour l'heure noyés dans une brume bleutée, le massif offrait ce matin un panorama à couper le souffle. Pourtant, la dernière chose qu'il était venu faire ici, c'était bien de la randonnée touristique.

Il y avait près d'une heure que, sur les indications d'un berger qui menait ses bêtes au milieu de la nuit, il avait laissé sa voiture plus bas, sur le bas-côté d'un chemin en cul-de-sac, au lieu-dit La Goutte de Bramont. Le Grand Rud, lui avait expliqué le berger, était accessible par-là, en grimpant à flanc de montagne en direction du levant. La progression entre les rochers de grès et la sapinière s'était révélée plus difficile que prévu. Dieu merci, il avait pensé à s'équiper de bottes et d'un gros anorak avant de quitter Paris en début de nuit.

Il prit un instant pour souffler et contempler le paysage montagneux qui s'animait à la lumière rasante du soleil matinal. Plus haut, au milieu des rochers, il vit détalé deux chamois apeurés. Il y en avait plusieurs centaines dans le massif. Il jeta un coup d'œil à son portable ; il n'avait presque plus de réseau, mais Google Earth restait accessible, et il en profita pour trianguler sa

position avant de ne plus pouvoir le faire peut-être. Il était tout près du Grand Rud maintenant. Son ami Gaétan venait de lui envoyer des précisions, notamment des coordonnées GPS « approximatives » sur le lieu où Ghislain avait trouvé refuge ; il s'agissait apparemment d'une simple cabane nichée sur un surplomb rocheux au milieu d'une sapinière.

Il l'aperçut moins de dix minutes plus tard, après avoir grimpé un tout petit peu trop haut. Une cabane en rondins tout droit sortie d'un film de trappeurs ou d'un site web spécialisé dans les hébergements insolites. Rien ne bougeait alentour. Seul le « cajolement » rauque d'un geai bleu et le doux chuintement d'une cascade toute proche, troublaient le silence du matin.

Il s'approcha de l'entrée, en jetant des regards inquiets autour de lui. Markovic avait-il déjà localisé la maison ? Ghislain s'y trouvait-il ? Il s'avança sur l'étroite terrasse en bois qui reliait l'escarpement rocheux à la cabane. Il hésita à frapper à la porte. Il préféra appeler :

— Ghislain ?... Ghislain, tu es là ? C'est Pierre...

Pas de réponse.

Il tourna la poignée en bois. La porte était ouverte. Il la poussa lentement en appelant de nouveau :

— Ghislain ?... Ghis...

— Ne fais surtout pas un geste !

Il s'interrompit brutalement. Quelqu'un venait de lui coller le canon d'une arme contre la nuque.

— Avance... lentement ! ordonna la voix derrière lui. Là, ne bouge plus.

En même temps qu'il s'immobilisait au centre de la pièce, il vit sortir deux hommes dissimulés, l'un derrière une sorte de paravent, l'autre dans un coin de la pièce faisant apparemment office de coin nuit. Il reconnut aussitôt Hervé Markovic, et un autre agent de « La Piscine » qu'il connaissait de vue.

— Tiens, tiens, Delteil, fit Markovic. Je ne m'attendais pas à vous voir ici.

— Moi si, répliqua Delteil. Où est Frébourg ?

Markovic esquissa un petit sourire las, visiblement éprouvé physiquement par la nuit qu'ils venaient de passer à planquer à l'intérieur de la cabane.

— C'est drôle, j'allais justement vous poser la même question, dit le directeur de la DGSE. J'ai toujours soupçonné que vous étiez en contact étroit tous les deux.

— Eh bien, vous avez mal soupçonné, rétorqua Pierre Delteil. C'est la première fois que je mets les pieds ici. J'ignorais jusqu'à hier soir où il pouvait se trouver. Je n'ai d'ailleurs même pas la certitude que c'était ici.

— Ça, je peux vous le confirmer, dit Markovic.

— Vous savez très bien que Ghislain Frébourg n'a rien à voir avec la mort de ces deux agents, et cela pour une raison simple : c'est que c'est vous qui les avez exécutés... *monsieur*, affirma Delteil en continuant ironiquement de sacrifier aux règles de la politesse hiérarchique.

— Et à qui voudriez-vous faire croire cela ? fit Markovic d'un air de défi, conscient que les hommes qui l'accompagnaient n'avaient aucune raison d'imaginer qu'il pouvait être personnellement impliqué dans l'affaire évoquée.

Il observa un silence, avant de reprendre :

— Savez-vous que vous pouvez être accusé de complicité de meurtres et d'entrave à la justice ?

— Ah oui ? fit Delteil. J'aimerais bien voir ça.

— Qui vous a renseigné ? Comment avez-vous su où nous trouver ?

— Personne ne m'a renseigné sur quoi que ce soit, et je ne cherchais personne, affirma Delteil. C'est une pure coïncidence. Je suis en congé. Je me promenais, c'est tout.

— Peu importe, éluda le directeur de la DGSE en se détournant avec désinvolture.

Il s'assit sur une chaise à l'écart de la table, croisa lentement les jambes et ajouta, sur le ton du mystère :

— Nous allons vraisemblablement en savoir plus dans très peu de temps...

\*\*\*

Alexia sortie de la salle de bains habillée et prête pour descendre dans la salle à manger prendre le petit déjeuner.

— Je meurs de faim, dit-elle. Pas toi ? Je sens d'ici l'odeur des viennoiseries d'Angela. C'est une torture.

Elle récupéra ses boucles d'oreille sur la table de chevet et les remit avec une facilité déconcertante.

Puis, voyant que Ghislain la fixait mi-incrédule, mi-ravi, assis sur le rebord du lit, penché en arrière, les bras tendus derrière lui, elle lui demanda :

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Rien, je te regarde, c'est tout, et je trouve ça agréable. Tu es très belle.

Elle détourna le regard avec un sourire gêné.

— Merci, murmura-t-elle, encore troublée au souvenir de cette nuit d'absolue sensualité, où ils avaient fait l'amour avec une ferveur qui dépassait tout ce qu'elle avait connu jusqu'à présent.

Il se leva, frotta ses joues à la barbe naissante et frappa doucement des mains.

— J'ai faim, moi aussi, souffla-t-il.

Il s'approcha d'elle et la prit délicatement dans ses bras.

— Merci pour cette merveilleuse nuit, lui dit-il, même si je ne sais plus trop où j'en suis. Il s'est passé beaucoup de choses ces dernières vingt-quatre heures. C'est beaucoup de changements pour moi.

— Pour moi aussi, mais c'est la vie. Non ?

— La mienne était... comment dire ?... *en suspens*. Oui, c'est ça. Entre parenthèses, en quelque sorte. Il faut que je prenne un peu de recul.

— Je te propose d’aller nous remplir l’estomac pour commencer, d’accord ?

Il eut un petit rire joyeux.

— Bonne idée, dit-il.

Il lui ouvrit la porte. Elle récupéra sa béquille, appuyée dans un coin, et le précéda sur le palier. À l’instant même où il franchit le seuil de la porte à son tour, il perçut du coin de l’œil, fugacement, une ombre à sa droite ; il vrilla légèrement le cou et vit la main armée d’un pistolet s’abattre sur lui. D’un mouvement réflexe du bassin, il s’écarta, bloqua le bras de son agresseur contre le chambranle de la porte et lui asséna un violent coup de coude au visage. Il perçut un craquement sourd. L’homme gémit de douleur, mais ne lâcha pas son arme.

Ghislain l’obligea à le faire en lui saisissant le poignet et en lui imprimant un mouvement de torsion, récupérant simultanément le pistolet automatique avant qu’il ne tombe de la main de l’homme, qui avait mis un genou au sol et paraissait groggy

Alexia, paniquée, avait fait un pas de côté et manqué trébucher. Sa béquille levée, les yeux écarquillés de stupeur, elle observait la scène d’un air incrédule, ne sachant quoi faire. Qui était cet homme ? Que se passait-il ?

Ghislain recula d’un pas et pointa le pistolet sur l’homme qui tenta un instant de se relever ; en vain. Il perdit aussitôt l’équilibre et se retrouva de nouveau à genoux, appuyé contre le mur, le nez et la bouche ensanglantés.

— Où est ta voiture ? En bas ? demanda Ghislain à Alexia.

— Qu-quoi ?

— Ta voiture...

— Oui, euh... elle est dans la cour. J'ai les clés dans ma poche.  
Ghislain, que se passe-t-il ?

— Descends, mets le contact et attends-moi... je te rejoins tout de suite.

— Mais...

— Fais ce que je te demande... s'il te plaît, dit-il en la fixant d'un air éprouvé.

Alexia s'exécuta, se retournant une fois en haut des marches, avant de descendre rapidement l'escalier. Angela se tenait en bas, dos au mur du grand vestibule, sous le choc, comme tétanisée. Soulagée de voir qu'elle n'avait rien, Alexia marqua un temps d'arrêt, échangea avec elle, d'un regard, des excuses muettes, puis sortit.

— Qui était ce type ? demanda-t-elle moins de dix minutes plus tard, alors qu'ils venaient de quitter Rochesson-les-Mines et roulaient en direction du nord-est.

Au volant de la Fiat 500 X de location, mâchoires serrées, Ghislain fixait la route qui serpentait au milieu des sapins d'un air préoccupé, toutes sortes de pensées se bousculant dans son esprit.

— Un agent de la Boîte, répondit-il.

— La « Boîte » ?

— Le Centrale. La DGSE.

— Quoi, les services de renseignements ? Tu veux dire que ce type est... un agent secret ?

— Un agent tout court, dit Ghislain.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce tu as fait de lui ? s'enquit-elle d'un air inquiet.

— Je l'ai ligoté avec un drap. J'ai juste besoin de prendre un peu de champ, de m'éloigner et de tenter de comprendre.

— Comprendre quoi, Matthieu ? Qui es-tu ?

— Ghislain, corrigea-t-il.

— Quoi ?

— Je ne m'appelle pas Matthieu, mais Ghislain. Ghislain Frébourg.

Alexia était abasourdie. Elle eut un instant de flottement, tandis que Ghislain réfléchissait à voix haute :

— Les gendarmes du PGM... Ce seraient eux ? Mais comment aurait-il fait le rapprochement avec ma véritable identité ? À moins que... à moins que tu ne les aies aidés involontairement à remonter jusqu'à moi. Mais comment ?

Alexia songea immédiatement aux photos qu'elle avait envoyées à la rédaction de *Terra Montis*, en particulier à celle sur laquelle Ghislain apparaissait. Se pouvait-il qu'elle fût responsable de tout ce qui arrivait maintenant ?

— Peu importe, trancha-t-il en rétrogradant pour prendre un virage serré. Ils sont là, je ne peux rien y changer. Ma couverture est grillée. Tout est à refaire.

— Matth... Ghislain, corrigea Alexia, dis-moi la vérité : qui es-tu ?

— Qui je suis ? Je n'en sais plus rien, pour tout t'avouer. J'ai été un agent de la DGSE, et avant ça un trader, dans une autre vie.

— Cet homme, que te voulait-il ? Que cherchait-il ?

— C'est ma peau qu'il voulait. C'est ce qu'ils veulent depuis six ans ; depuis qu'ils m'ont collé un double meurtre sur le dos, et qu'ils m'ont obligé à vivre sous une autre identité.

Entre deux coups d'œil à la route, il chercha le regard d'Alexia et ajouta :

— Je ne suis pour rien dans ces assassinats. Pour *rien*, tu m'entends ? Je te demande de me croire.

— Te croire ? répéta-t-elle d'un air incrédule. Ai-je fait autre chose jusqu'à maintenant, Ghislain... ou qui que tu sois ! Et pour quel résultat ? Me voilà en cavale avec un fugitif armé, qui me conduit Dieu sait où. Et d'abord, où va-t-on comme ça ?

— Au Grand Rud, à la cabane, répondit-il. Tout ce que je possède se trouve là-bas. Je dois savoir si je peux récupérer quelque chose ou non. Je vais te libérer à l'endroit où tu as laissé la voiture la dernière fois, sur la route de Keyserheim. Tu n'auras qu'à reprendre le volant et redescendre. C'est une automatique. Tu n'as besoin que de ton pied droit pour conduire.

— Non, je ne te laisse pas, dit Alexia. Pas dans cette situation. J'attendrai que tu redescendes.

\*\*\*

Adossé contre la portière avant du 4x4 Nissan côté passager, le lieutenant Darol, du Peloton de Gendarmerie de Montagne des Vosges, était en ligne avec son supérieur à Saint-Dié-des-Vosges.

— Non, pas un mot, mon capitaine. Il est mutique, dit le gendarme. On l’a trouvé ligoté dans une des chambres, salement amoché... La logeuse ? Elle est indemne, mon capitaine. Juste choquée. Elle dit qu’elle n’a pas la moindre idée de ce qui se passe. Et pour tout vous avouer, moi non plus !

Il s’écarta de la voiture garée devant la maison d’hôtes, et fixa l’homme vêtu d’une tenue sportive noire et menotté à l’arrière du véhicule, un gros pansement en travers du nez qui lui donnait l’air d’un boxeur ayant fait le round de trop. Pour autant, il était calme et ne paraissait pas le moins du monde impressionné par ce qu’il lui arrivait. C’était comme s’il attendait qu’on le sorte de là, comme si tout ce qu’il avait à faire était d’être patient.

— Non plus, reprit Darol. Absolument aucun papier d’identité. Qu’est-ce qu’on fait ?... Pas de problème, on le boucle jusqu’à nouvel ordre... Bien, mon capitaine.

Il mit fin à la conversation, leva les yeux vers le ciel bleu et froid et, tête penchée en arrière, inspira profondément l’air vivifiant de la vallée. Où donc était passée cette femme à qui ils avaient porté secours dans la montagne deux jours plus tôt ? Et son mystérieux compagnon ? Pourquoi cette bagarre ? Une rivalité amoureuse ?

Il en était là de ses réflexions quand un énorme 4x4 GMC noir s’arrêta brutalement à leur hauteur. Deux hommes en descendirent, vêtus du même genre d’anorak noir que l’homme qu’ils avaient

menotté. Le plus grand des deux s'approcha de lui, le salua et lui montra discrètement une carte tricolore du ministère des armées portant le sigle de la DGSE.

— L'homme que vous avez arrêté est un de nos agents, lui expliqua Hervé Markovic. Je ne suis pas autorisé à divulguer le pourquoi de sa présence ici, mais je dois vous demander de lui rendre sa liberté.

— La DGSE ? s'étonna le lieutenant Darol. Ici ? Que se passe-t-il ?

— Je suis navré, s'excusa Markovic. Je ne peux rien vous dire.

Le lieutenant eut une moue sceptique.

— Bon, fit-il en ressortant son téléphone de sa poche de veste. Permettez-moi tout de même d'appeler ma hiérarchie avant.

— Faites, je vous en prie, dit Markovic.

Moins de deux minutes plus tard, le lieutenant fit signe à ses hommes de détacher l'agent menotté à l'arrière du Nissan. Les bracelets d'acier enlevés, ce dernier descendit du véhicule en se frictionnant les poignets et, sans un mot, monta à l'arrière du GMC.

— Est-ce qu'on peut vous être d'une aide quelconque ? demanda Darol à Markovic, plus pour la forme qu'avec le souci réel de collaborer.

— Non, merci, répondit le directeur de la DGSE. Nous avons la situation en main.

— Vraiment ? Si vous le dites, fit Olivier Darol, sans en croire un mot.

## CHAPITRE 10

Ghislain avait repéré l'incendie et sa fumée cent mètres plus bas ; aussitôt, il avait senti l'aiguillon chauffé à blanc de la détresse et de l'impuissance le frapper au creux de l'estomac et en plein cœur. Il avait compris immédiatement que c'en était terminé de sa vie d'avant, loin du monde, sur ce contrefort rocheux du massif des Vosges. S'il s'attendait bien à devoir quitter cet endroit un jour ou l'autre, il n'imaginait pas lui être aussi attaché – non pas sentimentalement, mais parce qu'il avait l'impression que sa survie, d'une certaine manière, en dépendait. Il pressa le pas au milieu des sapins et des rochers encore enneigés, hors d'haleine, angoissé à l'idée de ne rien pouvoir sauver.

Il n'était plus qu'à une vingtaine de mètres de la cabane, quand il aperçut un peu plus haut une forme humaine au pied d'un sapin, une masse inerte vêtue d'un gros anorak gris. Levant les yeux, il eut cette fois une vision claire des flammes rougeâtres qui ravageaient la cabane, la dévoraient littéralement dans un bruit de souffle mêlé de sifflements, de crachotements, de crépitements sourds. Le bois résineux gémissait, grésillait, craquait. Il comprit d'un seul regard qu'il n'y aurait rien à sauver, et quelque chose en lui renonça, abdiqua face à l'ampleur du désastre.

Il continua de grimper, mais plus lentement maintenant, redoublant de méfiance tandis qu'il s'approchait lentement de la

forme humaine gisant dans la neige. Qui cela pouvait-il être ? Il sortit de sa poche le pistolet semi-automatique qu'il avait pris à son agresseur au village, ôta le cran de sûreté et se tint prêt à faire feu, poursuivant sa progression d'un pas hésitant, craignant un piège.

Il s'immobilisa à trois mètres de l'homme environ. Il pouvait sentir la chaleur de l'incendie sur son visage. Il s'arrêta un instant, hésitant, jetant des regards furtifs autour de lui, avant de se décider à s'approcher plus près.

Et soudain, il fut frappé de stupeur.

*Qu-quoi ? Non, c'est impossible !*

L'homme qui gisait inconscient dans la neige n'était autre que son meilleur ami, Pierre Delteil.

— Mais qu'est-ce que... Pierre ?... *Pierre !*

Il passa un bras sous la tête couverte d'ecchymoses de son ami, et vérifia immédiatement son pouls en plaçant son pouce et son index sur sa gorge. Le cœur battait faiblement, mais Delteil était en vie. *Seigneur, merci !*

— Pierre, qu'est-ce que tu fiches ici, nom de Dieu ? se lamentait-il.

Il remarqua une vilaine blessure et du sang sur le côté droit de sa tête. Il avait besoin d'être hospitalisé d'urgence. Il devait redescendre au plus vite pour rejoindre la route où l'attendait Alexia. L'hôpital le plus proche se trouvait à une vingtaine de kilomètres. Ils l'y conduiraient immédiatement.

Markovic... Il allait payer pour cela aussi. C'était plus que jamais une affaire entre eux deux ; c'était devenu personnel, il s'en

rendait compte maintenant. Il n'avait plus l'intention de fuir, ni de chercher à prouver qu'il était innocent. Peu lui importait la raison qui avait poussé Markovic à tuer ces deux agents ; il était coupable, c'était tout ce qui comptait. Et un coupable doit payer pour ce qu'il a fait, tôt ou tard.

Il redressa Delteil, toujours inconscient, avec difficulté, le mit debout contre un rocher en le prenant sous les bras, puis s'agenouilla devant lui en même temps qu'il le plaçait en travers de son épaule droite et le soulevait.

Il prit une grande inspiration et entama lentement la redescente.

\*\*\*

— Non, ils n'ont rien dit. Je ne sais absolument pas où ils sont partis, assura Angela à son visiteur intrusif. Maintenant, sortez de cette chambre, s'il vous plaît. Je ne sais même pas de quel droit vous êtes ici. Qui êtes-vous exactement ?

— Je ne reste pas, ne vous inquiétez pas, dit Markovic, éludant la question.

Il tourna les talons. Il avait vu ce qu'il voulait voir, mais n'avait pas trouvé d'indice utile. Un de ses agents à la « Piscine » était déjà en train de plancher sur l'identité de cette fille, Alexia Lescun. Probablement une journaliste, une photographe, ou bien les deux à la fois, à en juger par l'équipement présent dans la chambre – sac à dos photo, torche LED, trépied, PC portable dernier cri.

Il regarda l'inscription figurant sur la porte de la chambre : « La Planche des Belles Filles ».

— Curieux nom, commenta-t-il d'un ton détaché, sans réellement attendre d'explication.

Baissant les yeux, il remarqua des projections de sang sur le bas de la porte, et comprit aussitôt leur provenance.

— Encore navré pour le dérangement, dit-il, faisant indirectement allusion à la bagarre qui avait opposé l'un de ses hommes à Frébourg. Si vous avez des dégâts à signaler, adressez-vous directement à la gendarmerie locale, qui transmettra à mes services.

— Vos services ? releva Angela en le regardant disparaître sur le palier. Mais quels services ?

\*\*\*

Un grand drap blanc portant l'inscription « *Urgences en grève. Le soin, c'est de l'humain* » était tendu en travers du fronton du service des Urgences du Centre Hospitalier Saint-Fourier. Une dizaine d'infirmiers et d'aide soignants manifestaient juste devant, brandissant des pancartes « *Paramédicaux en grève* », ou encore « *Soigne et tais-toi* ». Deux motards garés un peu plus loin observaient la scène d'un œil attentif.

Ghislain freina brutalement à quelques mètres de l'entrée, descendit de voiture et appela à l'aide le personnel présent.

Quoiqu'«en grève», deux infirmiers se précipitèrent vers la Fiat 500, l'un des deux poussant un brancard pliable.

— Que se passe-t-il ? demanda le premier, un grand brun à la fine barbe noire.

Ghislain ouvrit la portière arrière, côté droit, et répondit :

— Il est gravement blessé à la tête et inconscient.

— Un parent à vous ?

— Non, répondit Ghislain. Nous... nous avons trouvé cet homme sur la route. Je ne sais pas ce qu'il lui est arrivé. Il a des papiers d'identité sur lui.

Alexia était descendue de voiture à son tour, et se tenait à côté, les bras croisés, l'air angoissé.

Le deuxième infirmier approcha le brancard. Il fit le tour de la voiture, ouvrit l'autre portière et grimpa sur la banquette arrière. Il procéda à un rapide examen clinique du blessé, évalua son degré de conscience, et très vite il fit signe au grand brun de l'aider à le sortir de la voiture pour pouvoir l'étendre sur le brancard.

Les motards avaient braqué leurs regards dans leur direction, mais n'intervenaient pas, laissant les infirmiers faire leur boulot.

Les deux hommes réussirent à hisser Pierre Delteil sur le brancard, et le roulèrent aussitôt à l'intérieur du bâtiment.

— Accroche-toi, mon vieux, murmura Ghislain, priant pour que son ami s'en sorte.

Il se remit au volant de la Fiat, attendit qu'Alexia soit remontée à son tour, fit demi-tour et s'éloigna avant qu'on ne vienne lui poser des questions.

\*\*\*

Assis à l'arrière de l'hélicoptère EC 135 des SAG, les Sections Aériennes de Gendarmerie pour l'Est de la France, Hervé Markovic survolait le secteur de Saint-Dié-des-Vosges. À côté de lui, un gendarme des Forces Aériennes surveillait ses deux écrans de contrôle reliés à une « caméra jour » dotée d'un zoom ultrapuissant, capable de lire une plaque d'immatriculation à deux kilomètres. À l'avant, à côté du pilote, se trouvait un de ses agents, le meilleur de son équipe.

Casque de vol sur les oreilles, il échangeait des informations avec le gendarme à côté de lui :

— Il s'agit d'une FIAT 500 X, de couleur bronze, immatriculé en « 88 ».

Les yeux rivés sur son écran de contrôle, le gendarme leva le pouce pour signifier qu'il avait bien noté.

L'hélicoptère survolait maintenant Sainte-Croix-aux-Mines et la D48 en direction du mont Hohneck.

Markovic était conscient de la difficulté qu'il y avait à repérer rapidement la voiture. Le facteur chance occupait une place un peu trop grande dans l'équation, à son goût. Il n'aimait pas cela. Il avait compris qu'il devait impliquer rapidement les services de la gendarmerie s'il voulait pouvoir agir avant que Frébourg ne soit loin. Il avait notamment réclamé la mise à disposition sur le secteur du système LAPI, le « Lecteur automatique de plaques

d'immatriculation », dont les gendarmes étaient équipés depuis plusieurs années. L'urgence était d'arrêter Frébourg. Il verrait ensuite comment se débarrasser de lui définitivement. Frébourg n'avait aucune preuve contre lui, de toute façon. Si cela avait été le cas, il aurait agi depuis longtemps.

Ils survolaient la route qui bordait le lac de Longemer quand le gendarme à côté de lui tourna brusquement la tête dans sa direction, et hocha la tête pour lui signifier qu'il y avait du nouveau.

— On nous signale un véhicule correspondant à la description sur un parking, monsieur, dit-il dans son micro.

— À quel endroit ?

— Un peu plus au sud, entre Cornimont et Saulxures. Un « routier » sur la départementale 486.

— On y va, dit Markovic.

\*\*\*

— Comment un opérateur financier passe-t-il des transactions boursières à l'espionnage ? demanda Alexia en s'accoudant sur la table, les bras en V, ses doigts croisés soutenant son menton.

Ghislain réfléchit un instant à la question. Il rendit compte qu'il ne se l'était jamais posée, du moins pas en ces termes.

— Eh bien... je n'ai pas la réponse à cette question, reconnut-il. S'il y a un point commun entre ces deux activités, c'est évidemment le fait de savoir pratiquer l'art de la dissimulation.

— Oh, je vois, dit Alexia. Et tu serais passé maître dans cet art, c'est ce que tu essaies de me dire ?

— *Professionnellement* parlant... d'une certaine manière, oui. C'est un talent que j'ai, reconnu-il sans fausse modestie. Mais n'en déduis pas que...

Il s'interrompit en voyant arriver le patron de l'Auberge du Travexin où ils s'étaient arrêtés pour déjeuner, une espèce d'ogre volubile et joyeux à la barbe rousse épaisse, qui tutoyaient tous les routiers qui s'arrêtaient dans son établissement – et ils étaient légion, à en juger par l'échantillon qui avait fait halte chez lui ce midi-là. La salle, qui comptait une trentaine de tables, étaient bondée.

— Et voilà, mes tourtereaux, fit-il d'une voix chantante en servant à Alexia et Ghislain l'entrée du menu du midi, une assiette de charcuterie régionale. Le vin est sur la table, parfait ! Je vous amène tout de suite une carafe d'eau et du pain.

Il s'exécuta immédiatement en attrapant sur une desserte derrière lui la carafe et le pain en question.

— Bon appétit ! dit-il avec un sourire enjôleur, avant de repartir vers une autre table.

— Je disais, reprit Ghislain, n'en déduis pas que je passe mon temps à jouer à être quelqu'un d'autre. Je reconnais qu'il y a plus simple comme début dans une relation de couple, mais au moins les faux-semblants n'ont pas duré entre nous.

— Ça, je te l'accorde, dit Alexia. Pour autant, est-ce que je peux dire que je sais maintenant avec certitude à quoi m'en tenir te

concernant ? Non. Ces meurtres dont on t'accuse, si j'ai bien compris, concernent des agents de la DGSE ?

— J'ai vu Markovic, le directeur de « la Boîte », abattre l'un d'eux de sang-froid dans un parking. Il a repéré ma voiture sur les lieux, et puis il m'a vu, moi. Il a très vite compris que je *savais*. Tout est parti de là. Ce que j'ignore, c'est pourquoi il a tué ce type, et son coéquipier juste après. Qui a-t-il cherché à protéger en faisant cela ? Qu'est-ce que savaient ces deux agents qui pouvait lui nuire à ce point ? Qu'ont-ils vu ?

— Markovic s'est arrangé ensuite pour que tu sois accusé de ces deux meurtres, c'est bien ce que tu m'as dit ? chercha à comprendre Alexia.

Ghislain acquiesça d'un hochement de tête.

Le brouhaha ambiant couvrait aisément leur conversation. Ils n'avaient pas à chuchoter pour parler.

Un rayon de soleil inonda leur table située sous une des fenêtres du restaurant, qui donnait sur le parking envahi de poids-lourds.

— Je travaillais à l'époque à la Direction des opérations. Nous étions sur un gros coup : le démantèlement d'un réseau de trafic d'armes international basé à Paris, qui impliquait des flics de la BSU, la Brigade de sûreté urbaine. Markovic s'est arrangé pour m'impliquer dans ce trafic. Il est allé jusqu'à faire de moi la tête pensante du réseau. J'ai perdu la confiance de tous mes appuis de l'époque... de tous sauf un, Pierre.

— Ton ami blessé...

Ghislain acquiesça avec émotion. Il avait appelé la femme de Pierre, Véronique, peu après avoir déposé ce dernier à l'hôpital. Il l'avait prévenue de ce qui se passait, en tentant de la rassurer au maximum concernant l'état de santé de son ami. Les pleurs de Véronique l'avaient ému et déstabilisé.

— Que comptes-tu faire maintenant ? voulut savoir Alexia.

— Je me dis que je n'ai plus grand-chose à perdre. Je veux en terminer avec cette histoire. Je me suis caché suffisamment longtemps. Il faut que j'affronter Markovic sur son propre terrain. Tu connais le dicton : la meilleure défense...

— Tu pourrais contacter la presse. Je connais pas mal de monde.

— C'est une idée, admit Ghislain. Je pourrais donner un entretien à un grand quotidien, et tout raconter. Donner enfin ma version.

— Cela obligerait Markovic à se justifier. L'enquête serait sûrement relancée. L'investigation, on adore ça dans ce pays. Les *leaks*, les « fuites », on en redemande.

Alexia piqua un morceau de noix de jambon dans son assiette et le mit dans sa bouche.

— Mmmm... délicieux, s'extasia-t-elle.

— Quoi ?

— Ce jambon, c'est un délice.

— Fumé à basse température, uniquement à la sciure de sapin des Vosges, commenta le patron, qui avait surpris en passant le commentaire approbateur.

Alexia leva son verre de vin de Toul, comme on porte un toast.

— À la tradition ! lança-t-elle.

Avant de confier d'un air amusé et à voix basse à Ghislain :

— J'adore en faire des tonnes.

\*\*\*

Margaret Markovic alluma la télévision dans le grand salon de son duplex du VIII<sup>e</sup> arrondissement parisien, et écouta d'une oreille distraite les titres du « 13 Heures » de France 2. Pas de sortie de crise en vue en Guyane, expliquait la présentatrice d'un ton grave, avant d'enchaîner sur l'affaire Troadec, puis sur Lourdes et les 7000 dossiers de « guérisons miraculeuses » étudiés par l'Église catholique depuis les premières apparitions en 1858.

*Lourdes... j'aurais dû essayer, tiens*, songea d'un air désabusé la frêle Margaret en s'installant sur le grand canapé en alcantara qui faisait face à la télévision.

Les yeux chassieux, lourds de fatigue après une nuit blanche qu'elle avait prolongée en restant au lit sans dormir jusque tard dans la matinée, elle ne se sentait aucune énergie, aucune envie de faire quoi que ce soit. L'air hagard, son maigre corps flottant dans sa chemise de nuit défraîchie, elle fixait l'écran et ses images hypnotiques, oublieuse du temps qui passe. Elle n'était pas sortie depuis plus de deux jours. Et Hervé qui n'était pas encore rentré de voyage... Elle se sentait plus seule que jamais. Plus lasse que jamais.

Sur la table basse, son téléphone portable se mit à vibrer. Elle le ramassa et jeta un coup d'œil à l'écran. C'était Simon Kauffmann, son psy. Elle n'avait aucune envie de lui parler. Aucune envie tout court. Elle reposa le téléphone et alla jusqu'à la salle de bains. Là, devant le lavabo, elle surprit son reflet dans le miroir, et un immense sentiment de détresse s'empara d'elle, une impression accablante d'impuissance totale, d'insondable tristesse. Tous les signes de cette fichue dépression qui revenait la mettre plus bas que terre, à intervalles irréguliers, depuis plus de six ans, depuis ce terrible accident qu'elle ne parvenait pas à oublier et qui la rongait de l'intérieur. Elle était fatiguée de tout cela ; fatiguée de lutter...

Elle ouvrit l'armoire à pharmacie, récupéra le bac intérieur en plastique noir de sa poubelle à pédale, et le remplit de toutes les boîtes de médicament qui lui tombaient sous la main – antidépresseurs, antipsychotiques, sédatifs, il y en avait pour tous les mal-être : Zoloft, Effexor, Lexapro, Risperdal, Diazepam, Ativan, Vicodin...

Quand elle eut terminé, elle alla dans sa chambre, s'installa à son secrétaire Empire en ronce de noyer, posa le bac noir à côté d'elle et sortit de quoi écrire. Concentrant le peu d'énergie et de lucidité qu'il lui restait, elle nota :

— *Ceci est mon testament, qui révoque toutes dispositions antérieures.*

*Je, soussignée Margaret Markovic, née Pirotte, déclare... »*

# CHAPITRE 11

Ghislain l'avait repéré sur le parking avant même de régler l'addition au comptoir du restaurant : un GMC noir garé entre deux semi-remorques, à une vingtaine de mètres de l'emplacement sur lequel se trouvait la Fiat de location.

— J'espère que ça vous a plu, dit Barberousse en lui tendant le ticket de carte bleue.

— C'était parfait, répondit Ghislain d'un air préoccupé, les yeux tournés vers le parking, observant discrètement l'avant du SUV noir à travers les branches d'un grand ficus en pot installé près de l'entrée.

Il traversa la salle animée et bruyante, rejoignit la table où l'attendait Alexia, et lui expliqua la situation.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle, inquiète.

— Ils ne nous laisseront pas reprendre la voiture. Il faut qu'on en récupère une autre à laquelle ils ne feront pas attention.

Il jeta un regard autour de lui, cherchant une solution. Deux tables plus loin, un couple de sexagénaires était en grande conversation. Sur le côté de leur table, Ghislain repéra un trousseau de clés avec le célèbre emblème bleu et blanc de BMW. Il scruta les véhicules garés sur le parking devant le restaurant, mais n'en vit aucun de la marque allemande. Sous le regard intrigué d'Alexia, il s'approcha de la sortie de secours, de l'autre côté de la salle ; elle

donnait sur la partie arrière du parking du restaurant. Cette fois, il aperçut un monospace Gran Tourer BMW gris anthracite, avec des vitres teintées. C'était apparemment l'unique véhicule de cette marque.

Il revint à leur table, ramassa au passage une serviette de table blanche soigneusement pliée sur une desserte, puis la corbeille à pain en osier, encore à moitié pleine, sur leur table.

— Suis-moi, dit-il à Alexia.

Elle se leva et le suivit. Arrivé à la hauteur du couple, Ghislain fit mine de trébucher, et répandit avec fracas sur leur table les morceaux de pain. L'homme et la femme eurent un mouvement de recul, leur attention accaparée par le pain qui roulait devant leurs assiettes et faisait tomber un des verres à pieds. D'un geste rapide, en même temps qu'il se raccrochait à la table, Ghislain subtilisa le trousseau de clés et déposa la serviette blanche à la place, avant de se confondre rapidement en excuses et de poursuivre son chemin vers la sortie de secours.

Alexia, qui avait marqué un temps d'arrêt, stupéfaite, lui emboîta le pas en s'efforçant d'avoir l'air naturel.

En débouchant sur le parking, Ghislain balaya du regard les environs immédiats. Tout était calme. Il accéléra le pas jusqu'au monospace, suivi comme son ombre par Alexia, et actionna l'ouverture automatique des portes. Il ne s'était pas trompé ; c'était la bonne voiture. Ils grimpèrent à bord et bouclèrent leur ceinture en même temps que Ghislain mettait le contact. Il quittait lentement la place de stationnement quand son regard croisa celui d'un des hommes de Markovic qui, tournant à l'angle du restaurant, arrivait

au même moment. L'espace d'une seconde, ils hésitèrent l'un et l'autre, avant de réagir simultanément - Ghislain en écrasant la pédale d'accélérateur, l'homme en sortant un semi-automatique de son holster et en tirant dans leur direction.

Plusieurs balles ricochèrent sur la carrosserie en même temps que le monospace, rejoignant la départementale du côté opposé au parking principal, se glissait dans la circulation en rebondissant dans un nid-de-poule et en soulevant un gros nuage de poussière ocre. Plusieurs voitures lancées à pleine vitesse firent hurler leur klaxon au passage, évitant l'accident de justesse.

Ghislain enfonça de nouveau la pédale d'accélérateur ; le monospace bondit en avant et fila à toute allure dans la ligne droite.

L'homme, indécis un instant, rengaina son pistolet et se mit à courir en direction du GMC noir, dont le conducteur, en entendant les coups de feu, avait aussitôt démarré – avant de freiner presque immédiatement dans un nuage de poussière. Le tireur remonta à l'arrière et indiqua d'une voix essoufflée :

— Un monospace BMW... vite !

Le conducteur du GMC remit les gaz, faisant cahoter le SUV sur le parking défoncé.

Il ne vit pas le poids-lourd sur sa gauche qui arrivait en même temps sur le parking.

Le choc fut terrible.

Le GMC fut stoppé net et projeté une dizaine de mètres plus loin, avant de se coucher sur le côté, son moteur vrombissant et fumant dans le vide.

L'espace d'un instant, le temps fut comme suspendu.

Des clients sortirent en courant du restaurant, l'air hagard.

Le conducteur du poids-lourds descendit de sa cabine en se prenant la tête dans les mains, catastrophé mais visiblement indemne, contrairement aux occupants du GMC, coincés à l'intérieur.

Cent mètres plus loin, sur la route, les yeux rivés sur son rétroviseur intérieur, Ghislain éprouva un instant de soulagement en constatant qu'ils n'étaient pas suivis, mais sa satisfaction fut de courte durée.

Le bruit d'un rotor d'hélicoptère en approche anéantit d'un coup tous ses espoirs.

— Chierie ! enragea-t-il en tapant sur le volant.

— Contactez tous les SUAP sur zone, demanda au contrôleur de sa base le pilote de l'hélicoptère EC 135 des Sections Aériennes de Gendarmerie de l'Est. Un accident grave impliquant au moins deux véhicules vient de survenir aux coordonnées GPS 48° 15' 11' Nord.

L'acronyme *SUAP* désignait dans le jargon militaire les « Secours d'urgence aux personnes ». Markovic avait compris qu'il venait de perdre son soutien logistique au sol. Il allait continuer à coordonner les opérations depuis l'hélicoptère, mais exclusivement avec l'aide de la gendarmerie des Vosges maintenant.

Le monospace BMW filait plein gaz en direction du nord, avec Frébourg et la fille à son bord. Le seul moyen de les arrêter

maintenant, il l'avait compris, était probablement de mettre en place un barrage. Le gendarme chargée de la surveillance et des communications à côté de lui le mit en relation avec la Brigade Territoriale Autonome de la zone qu'ils survolaient, et son maréchal des logis-chef, un certain Desailly, à qui il demanda la mise en place rapide d'un barrage routier sur la départementale encore longue de dix-huit kilomètres.

— Ne vous inquiétez, monsieur, dit Desailly. Mes unités sont toutes sur zone. Le barrage sera en place dans moins de dix minutes, au plus près de la sortie du tunnel Maurice-Lebrun.

— Parfait, dit Markovic, les yeux rivés sur l'écran à côté de lui, qui affichait l'image resserrée sur la lunette arrière du monospace filant plein nord.

Sur l'écran intégré du Gran Tourer, Ghislain fit défiler l'itinéraire fourni par l'application GPS connectée, et vit qu'ils allaient traverser dans cinq kilomètres un tunnel long d'au moins deux.

— Regarde ça, dit-il à Alexia en pointant l'écran. L'hélico ne nous lâchera pas. Il faut profiter de ce tunnel. Ils n'ont rien contre toi. C'est moi qu'ils veulent. Il faut que je me sorte de là.

— Comment ? Qu'est-ce que tu as en tête ? demanda Alexia.

— Essaie d'activer les « datas » de l'application GPS, s'il te plaît. Il me faut plus d'infos.

Alexia s'exécuta et vit que le tunnel était long de 2420 mètres, qu'il était à double sens mais à voie unique, et que, pour des raisons

de sécurité, il y avait un tunnel secondaire qui servait de voie de secours.

— C'est ça ! dit triomphalement Ghislain, les yeux fixés sur la route. Ils ont forcément percé des zones d'arrêt d'urgence sur les côtés du tunnel. Ils ont fait ça partout depuis la catastrophe du tunnel du Mont-Blanc.

— Je ne comprends pas, dit Alexia. Tu veux qu'on s'arrête dans le tunnel ?

— On va faire mieux que ça.

— La voiture s'engage dans le tunnel, monsieur, dit le pilote de l'hélicoptère, qui volait en stationnaire au-dessus de l'entrée du tunnel Maurice-Lebrun.

Sur les écrans de contrôle, Markovic vit le monospace s'engouffrer à toute allure à l'intérieur.

— Il n'y a qu'une sortie, et une voie unique, monsieur, lui expliqua le contrôleur à côté de lui. Il n'a pas le choix ; il ne peut que continuer.

Le pilote décrocha sur la gauche en poussant la manette des gaz et laissa « glisser » l'hélicoptère au-dessus du relief montagneux, dirigeant l'appareil vers la sortie du tunnel.

Concentré, Markovic suivait le déroulement des opérations avec un mélange d'excitation et d'angoisse.

— Le barrage est en place, l'informa le contrôleur.

Markovic acquiesça d'un air satisfait. Ce n'était plus qu'une question de minutes maintenant.

— Là ! dit Ghislain en repérant une zone d'arrêt d'urgence sur la droite.

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur intérieur, ses yeux déjà acclimatés à la pénombre et à l'éclairage artificiel orangé. La voiture la plus proche derrière eux était à plus de cent mètres. Il actionna tout de même ses feux de détresse, ralentit et se rangea dans la zone aménagée délimitée par des bandes blanches horizontales peintes sur les murs, et dans laquelle se trouvait une double-porte de secours.

Ghislain descendit de voiture et en fit le tour. Alexia descendit de son côté, en s'efforçant de ne pas prendre appui sur sa cheville, malmenée lors de leur fuite du routier. Elle n'en disait rien, mais ses ligaments recommençaient à la faire souffrir. Heureusement que le monospace possédait une boîte automatique, songea-t-elle avec soulagement. Elle ne voulait même pas imaginer comment elle aurait fait dans le cas contraire.

— Continue et ne t'arrête pas tant que tu ne rencontres pas un barrage, ou qu'ils n'essaient pas de te stopper d'une manière ou d'une autre, lui dit Ghislain. Dès que ce sera le cas, obtempère gentiment, ne prends surtout aucun risque. D'accord ?

Alexia opina du chef, émue maintenant que le moment de la séparation était imminent. Ghislain la serra passionnément dans ses bras et lui donna un baiser.

— Je te contacte dès que possible. Ne t'inquiète pas pour moi, d'accord ? Ça ira.

Alexia acquiesça. Ghislain vit du désarroi dans son regard ; il ressentit un nœud à l'estomac, mais s'obligea à n'en rien montrer.

Un camion passa bruyamment à côté d'eux, suivi d'un deuxième.

— File, maintenant ! lui dit Ghislain. Je t'aime.

— Je t'aime aussi, dit-elle en se mettant au volant.

Elle boucla sa ceinture, positionna le levier sur « Drive » et déverrouilla le frein à main électrique. Ghislain se retourna, vérifia qu'elle pouvait s'engager sans danger sur la voie et lui fit signe d'y aller.

Dès que le monospace accéléra en ligne droite, il se précipita vers la double-porte de secours et la poussa.

Il traversa une salle de désenfumage aux murs de béton gris et équipée d'un système d'aspiration bruyant, poussa une deuxième porte étanche, grimpa deux volées de marches, et se retrouva devant une troisième porte portant l'inscription « Sortie de secours », accompagnée d'un pictogramme représentant un homme qui court. Il était tout près maintenant. Il poussa la porte, enfila une dernière volée de marche et se retrouva à l'air libre, à l'abri sous une dalle de béton en porte-à-faux, façon abribus, qui le protégea des regards venus du ciel.

L'hélicoptère EC 135 était en vol stationnaire au-dessus de la sortie du tunnel Maurice-Lebrun.

— Voilà la voiture, monsieur, indiqua soudain le contrôleur en pointant un doigt vers son écran, en même temps qu'il zoomait avec la caméra sur le monospace qui venait de sortir du tunnel

Les vitres teintées du Gran Tourer empêchaient de voir à l'intérieur.

— Est-ce que le barrage est en place ? demanda Markovic.

Le contrôleur en eut aussitôt la confirmation radio, et répondit :

— On le déploie en ce moment-même, monsieur.

— Parfait. Ils ne doivent pas réussir à le franchir, avertit le directeur de la DGSE. Je veux coincer ce type. Pas question de le laisser s'échapper.

Moins d'un kilomètre après la sortie du tunnel, Alexia les aperçut droit devant elle : quatre voitures de gendarmerie disposées en chevron en travers des deux voies, leurs rampes de signalisation en marche. Une dizaine de gendarmes s'abritaient derrière, armés et prêts à faire feu si nécessaire.

— Oh, Seigneur, soupira Alexia d'une voix tremblante.

Elle ralentit aussitôt, et se mit à rouler au pas. Il n'y avait aucune voiture derrière elle. L'entrée du tunnel avait dû être fermée.

L'hélicoptère qui n'avait pas arrêté de les suivre était toujours là, le sifflement de sa turbine et le « flap flap » assourdissant des pales ajoutant au stress qu'elle éprouvait de manière épidermique maintenant, un frisson la parcourant de la tête aux pieds.

*Seigneur, mais qu'est-ce que je fais là !* songea-t-elle avec angoisse.

Elle n'était qu'à une trentaine de mètres du barrage quand elle décida d'arrêter la voiture.

Elle enclencha le frein à main électrique, prit une profonde inspiration, puis ouvrit sa portière, lentement.

Aussitôt, le souffle du rotor principal de l'hélico lui cingla le visage.

Elle sortit alors sa main gauche, la leva, attendit un instant, vrilla le buste pour sortir sa main droite, et, lentement toujours, elle descendit enfin de la voiture.

Elle avait l'impression non seulement d'être dans la ligne de mire des gendarmes, mais c'était comme si leurs armes étaient pointées sur elle à bout portant.

Les bras levés, d'un pas lent, elle s'avança vers eux.

Lorsqu'elle ne fut plus qu'à quatre ou cinq mètres, un des gendarmes lui cria de se retourner, lentement, et de mettre ses mains dans son dos. Alexia s'exécuta docilement. Le gendarme s'approcha d'elle, tenant son arme dans une main, et une paire de menottes dans l'autre, qu'il lui passa immédiatement aux poignets, avant de l'entraîner avec lui à reculons jusqu'aux voitures. Là, elle dit :

— Je suis seule. Il n'y a personne d'autre dans la voiture...

— La femme est seule, monsieur, annonça de visu le maréchal-des-logis-chef Desailly à Markovic, qui venait de descendre de l'EC 135 qui s'était posé sur la route.

— Bon sang ! enragea le directeur de la DGSE, au comble de la frustration.

— Il a dû emprunter une des huit sorties de secours du tunnel, conjectura le gendarme. Nous pouvons essayer de contacter le PC de sécurité en charge de la zone. Il est probable qu’il a été filmé par les caméras de surveillance.

— C’est trop tard, souffla Markovic d’un ton las. Il y a peu de chance pour qu’on le retrouve maintenant.

— Et pour la femme, que fait-on ? demanda le gendarme.

— Placez-la en garde à vue pour l’instant.

— Bien, monsieur.

À trois kilomètres de là, Ghislain se hissait à bord de la cabine d’un poids-lourd qui s’était arrêté pour le prendre en stop.

— Z’allez où comme ça ? lui demanda le routier quand Ghislain eut refermé sa portière.

— C’est justement la question que je me pose, répondit-il.

— Bah, je vais déjà continuer de rouler, dit le routier, pragmatique, et quand ça vous viendra, vous me direz ça.

— C’est ce que j’appelle une proposition honnête, approuva Ghislain.

Et le poids-lourds, un DAF dernier modèle, reprit sagement sa route en direction du nord.

## CHAPITRE 12

Ghislain ne s'était pas posé longtemps la question de savoir où il allait. Une idée avait fait son chemin dans son esprit tandis qu'il roulait en direction du nord, et cette idée, c'était Alexia qui l'avait eue, après qu'il lui eut expliqué avoir la conviction que la meilleure défense, bien souvent, c'était l'attaque. Une conférence de presse : c'est ce qu'elle lui avait suggéré d'organiser pour tenter de se disculper, et il s'apprêtait justement à en tenir une dans moins de deux heures dans les studios de France 3 Lorraine à Vandœuvre-lès-Nancy.

Il était persuadé que certaines coïncidences faisaient sens, et c'était un fait qu'au cours des dernières quarante-huit heures, le destin s'était acharné à lui envoyer des signes multiples, qu'il n'avait pas su décoder sur le moment, mais qui avaient eu pour premier effet néanmoins de bouleverser totalement son quotidien. La venue d'Alexia avait été le déclencheur. Il ne pouvait plus continuer à se terroriser comme il l'avait fait durant six ans. Il allait tout miser sur ce qu'on appelait le « quatrième pouvoir », celui de la presse et des médias, en particulier la presse d'investigation, celle qui, depuis les années soixante, fouillait inlassablement les poubelles de la République, fréquentait assidument ses flics et connaissait jusqu'aux techniques d'espionnage. Il allait dire ce qu'il savait sur son ex-patron, et s'en remettre à la justice. Il n'avait aucune preuve, et ne pouvait même pas expliquer le mobile qui

avait poussé Markovic à assassiner deux de ses agents, mais il fallait que l'affaire sorte maintenant. Il allait être comme le loup traqué dans la montagne qui, acculé dans ses derniers retranchements, fait soudain face en montrant les crocs.

Il n'était plus qu'à une dizaine de kilomètres de Vandoeuvre-lès-Nancy quand le téléphone portable du chauffeur qui l'avait pris en stop se mit à sonner. Ce dernier jeta un coup d'œil à l'écran du smartphone et dit :

— Tenez, je crois qu'on vous rappelle.

— Merci, dit Ghislain en collant le téléphone à son oreille.

Puis :

— Ghislain Frébourg, j'écoute.

\*\*\*

Une femme gendarme introduisit Alexia dans la salle d'interrogatoire située dans les locaux de la Brigade territoriale autonome d'Épinal, lui indiqua une chaise et l'y menotta avec l'aide d'un collègue gendarme, lequel collègue alla ensuite se poster dans un coin de la pièce, debout, les bras croisés, silencieux. La femme gendarme ressortit sans un mot.

Pour avoir couvert une affaire criminelle qui avait défrayé la chronique deux ans plus tôt, Alexia n'ignorait plus rien du déroulement d'une garde à vue. Elle savait surtout, dans son cas particulier mais pas seulement, qu'elle avait tout intérêt à garder le silence, une attitude paradoxalement plutôt en phase avec les

méthodes d'interrogatoire à la française, au cours desquels les enquêteurs parlaient 70% du temps, une aberration. Les Anglo-Saxons, les Canadiens en particulier, étaient bien plus affutés en la matière, réputés pour obtenir un taux d'aveux atteignant 80 % et plus.

Elle était sereine. Elle s'en tiendrait à sa version selon laquelle elle n'avait fait que son boulot de journaliste en partageant la cavale de Frébourg. Elle invoquerait la protection des sources d'information, le secret professionnel garanti par l'article 10 de la Convention européenne des droits de l'homme. Ce serait ronflant à souhait, et techniquement, déontologiquement irréfutable.

Elle en était là de ses réflexions quand elle vit entrer Markovic, qu'elle rencontrait pour la première fois, suivi d'un gendarme haut gradé et d'une greffière chargée d'établir le procès-verbal d'interrogatoire, sacoche à la main et ordinateur portable sous le bras. Elle s'installa immédiatement à une petite table à l'écart, visiblement habituée à être là. Le haut-gradé s'adossa contre un mur, son képi à la main, les bras croisés.

— On vous a signifié votre placement en garde à vue en milieu d'après-midi, dit Markovic en s'asseyant en face d'elle, sans la regarder d'abord. On vous a également lu vos droits, je suppose, notamment celui d'être assisté par un avocat... bref, tout a été fait, j'en suis certain, dans les règles. Alors, ma première question sera simple et directe : où se trouve Ghislain Frébourg ?

— Eh bien, restons simple et direct : je ne sais pas, répondit Alexia. Comme je ne sais pas qui vous êtes, d'ailleurs.

— Oh... Pardon, c'est vrai : je m'appelle Hervé Markovic. Je suis le directeur de la DGSE.

— Ça éclaire un peu les choses, dit Alexia. Votre nom m'est familier.

— J'imagine, réagit Markovic d'un ton plein de sous-entendus.

Alexia le dévisagea attentivement. Le regard était fixe, ses traits fins légèrement crispés, un dernier rayon de soleil crépusculaire filtré par l'unique fenêtre barreaudé de la pièce éclairant ses cheveux épais, trop noirs sans doute pour être naturels à son âge.

— Reconnaissez-vous au moins avoir déposé Frébourg au milieu du tunnel pour lui permettre de s'enfuir ?

— Je n'ai rien permis du tout, se défendit-elle. Ce n'est pas moi qui conduisais. Il s'est arrêté, et il est parti sans un mot. Ce n'est qu'ensuite que je me suis mise au volant, et... vous connaissez la suite.

— Pourquoi le protégez-vous ?

— Pourquoi ? Peut-être parce que je le crois innocent.

— Ah, innocent... comme l'amour, fit Markovic. C'est ce qu'il vous a dit ? Qu'il était innocent ?

Alexia ne répondit pas.

— Qu'a-t-il l'intention de faire ? Où compte-t-il aller ? Ne me dites pas que vous n'en savez rien. Ce serait faire affront à mon intelligence.

— Croyez bien, monsieur Markovic, que j'ai d'autres soucis en ce moment que celui d'épargner votre amour-propre ou d'éviter de vous être désagréable.

— D'autres soucis ? Vous voulez parler de probables chefs d'inculpation, tels que complicité par aide et assistance ou encore non dénonciation de crime ?

Alexia ne réagit pas.

— Nous avons tout le temps, vous savez, lui dit Markovic pour l'intimider. Jusqu'à quatre jours. C'est tout le principe de la garde à vue.

— Vous ne m'impressionnez pas, lui dit-elle finalement.

Markovic soupira, se tourna un instant vers le haut-gradé qui n'avait pas dit un mot, et se leva lentement en reboutonnant sa veste en lin grise.

Au même instant, la porte de la salle s'ouvrit avec fracas, laissant apparaître le maréchal-des-logis chef Desailly, qui tenait un téléphone portable à la main connecté, semblait-il, à une chaîne d'information. Il chercha le regard de Markovic et dit, l'air catastrophé :

— Monsieur, il faut que voyiez ça.

Markovic lui prit lentement le téléphone des mains, sur lequel on pouvait suivre le JT de première partie de soirée de France 3, le 19/20. Sous le logo de la chaîne clignotait la mention « Exclusif ». Un homme répondait en direct aux questions des journalistes, et cet homme, c'était Ghislain Frébourg.

\*\*\*

Il y avait foule dans le petit studio d'enregistrement de France 3 Lorraine où se tenait la conférence improvisée. Ghislain avait été étonné en arrivant de voir qu'il y avait autant de journalistes présents, arborant qui son badge Vosges-Matin, qui un tee-shirt de L'Est Républicain ou un micro « France Bleu Sud Lorraine ». De toute évidence, l'info avait fuité, mais c'était tant mieux, songea Ghislain. Cela en disait long également sur l'engouement que cette affaire d'assassinats impliquant des membres de la DGSE, suscitait sur le plan médiatico-judiciaire, et dans l'imaginaire collectif.

Les questions fusaient à un rythme endiablé :

— Vous étiez le coupable désigné, fit valoir le journaliste de Vosges-Matin. Vous ne le seriez plus, mais alors qui, nommément, accusez-vous de l'assassinat de Paul Fournier et de celui de Jean-Baptiste Peltier ?

— Un homme, un seul, répondit solennellement Ghislain. Hervé Markovic, l'actuel directeur de la DGSE. Il est l'assassin de Fournier et Peltier. J'ai été témoin d'un de ces assassinats, celui de Fournier dans un parking, et des preuves indirectes m'ont permis très tôt de relier Markovic à la mort de Jean-Baptiste Peltier. À l'époque, je n'ai pas pu me faire entendre face au déluge d'accusations injustement portées contre moi.

— Disposez-vous de ces preuves qui impliqueraient Markovic ? interrogea l'envoyé de France Bleu lorraine. Allez-vous les mettre à la disposition de la justice ?

— C'est moi qui me mets à la disposition de la justice, répondit Ghislain. Aujourd'hui même. Je ne veux plus être un homme traqué qui vit reclus par la faute d'un assassin resté impuni. Je ne connais

pas le mobile qui a poussé Hervé Markovic à commettre l'irréparable, mais cette situation d'injustice n'est plus tenable. Si je me présente devant vous aujourd'hui et que je porte ces accusations, c'est aussi pour garantir ma sécurité.

Il prit une longue inspiration et ajouta face caméra :

— Dans quelques minutes, il est probable que je serai arrêté, ici-même, sur ce plateau. Soit. Qu'ils m'arrêtent et me jugent, mais surtout que la justice prenne la peine d'examiner l'aberration des preuves retenues contre moi, lesquelles laissent penser que j'aurais assassiné Fournier et Peltier parce qu'ils auraient eu vent de mon implication dans un trafic d'armes international ! Tout cela ne tient pas une minute. J'ai eu tort de m'enfuir et de me réfugier dans la clandestinité. Cela n'a fait, je le redis, qu'accréditer l'idée que j'étais coupable, et rien d'autre. C'est à vous, journalistes d'investigation, à vous les héritiers des Jacques Derogy et des Pierre Péan, à vous qui aimez traquer la vérité en loups solitaires, c'est à vous que je m'adresse maintenant. Un haut-fonctionnaire de l'État coupable d'un double assassinat vit aujourd'hui impunément, libre comme l'air... Ne le permettez pas. Aidez-moi.

\*\*\*

— Nom d'une bête en bois, *quessé* que je vous avais dit, hein ? s'exclama le meunier de Rochesson-les-Mines en reposant sur le comptoir en zinc son verre de « Foin de montagne ». Un *drôl*, que j'avais pressenti. Eh ben, ça se vérifie !

— Ça, faut dire, s'il y en a un ici qui nous rebat les oreilles avec ce type, c'est bien toi, reconnu Étienne Perrin, le patron du Val Môyé, les yeux rivés sur l'écran de télévision au-dessus du bar. Maintenant, de là à penser qu'il pouvait être recherché pour un double meurtre...

— Bah moi, ça m'étonne pas, lui assura le meunier. D'après vous, pourquoi qu'on y a cramé sa maison, hein ?

À l'écran, on pouvait voir des gendarmes qui venaient de faire irruption sur le plateau de France 3 Lorraine, et étaient en train de procéder à l'arrestation de Ghislain en plein direct.

— Tiens, le v'là qui se fait *marave* par les *chtars*, reprit le meunier. Il est cuit, le loustic. Allez, ça se fête, un événement pareil. Remets-moi donc une p'tite *gollée*, Étienne, j'ai le gosier sec.

— Tu parles trop, voilà pourquoi ! rigola Étienne Perrin.

— D'autant que monsieur n'a semble-t-il pas tout écouté, intervint un client de passage assis au bar sur un des tabourets, un grand brun à la barbe épaisse qui tenait un sac de randonnée sur les genoux. En même temps, je dis ça, je dis rien, ajouta-t-il, évasif.

— Bah, vous dites quand même, répliqua le meunier, un tantinet vexé.

— Je dis seulement que ce type vient de livrer le nom d'un assassin, et d'expliquer qu'il n'est pour rien dans ce qu'on lui reproche.

— Et pourquoi qu'y faudrait le croire, hein ?

— Et pourquoi pas ?

\*\*\*

Markovic se glissa à l'avant du Ford Focus de la Gendarmerie d'Épinal, ferma rapidement sa portière et donna une tape sur le tableau de bord en disant :

— Allons-y !

Ils n'étaient qu'à une quarantaine de minutes des studios de France 3 Lorraine, et il était justement en ligne sur son téléphone portable avec le lieutenant-colonel Yves Larbaud de la gendarmerie de Nancy, qui opérait sur zone.

— Il ne faut pas qu'il quitte ce studio, je compte sur vous, Larbaud, dit-il au lieutenant-colonel. Je couvre toute l'opération, ne vous inquiétez pas.

Il mit fin à la conversation et se retourna sur son siège. Deux Renault Partner avec huit gendarmes à bord les suivaient, sirènes et rampes de signalisation en marche. Sur la banquette arrière du Ford Focus se trouvait Desailly et un autre gendarme silencieux, un petit chauve ventripotent dont l'air goguenard avait quelque chose d'incongru dans le stress du moment.

Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de minutes de Vandœuvre-lès-Nancy quand, sur la E53, deux Yamaha 1300 de la Garde Républicaine se portèrent à leur hauteur en leur faisant signe de prendre la première sortie, qui indiquait « D 570 Flavigny-sur-Moselle ».

— Mais qu'est-ce que... ? fit Markovic, cherchant à comprendre ce qui se passait.

Les deux motards précédèrent le Ford Focus le long de la bretelle de sortie, ralentirent et bientôt leur firent de nouveau signe, leur demandant cette fois de se ranger sur le bas-côté.

Le Ford Focus et les deux Partner effectuèrent la manœuvre et se retrouvèrent garés à la queue leu leu sur le bas-côté, en sortie de virage, chacun se demandant ce qui se passait.

L'un des motards descendit de son « roadster » Yamaha, s'approcha du Ford Focus côté passager, et ôta son casque. Markovic avait descendu sa vitre et le regardait d'un air d'attente.

— Monsieur Markovic ?

— Oui ?

— Puis-je vous parler un instant, monsieur ? C'est très important.

— Bien sûr, dit Markovic, l'air préoccupé.

Il ouvrit sa portière et descendit. Le motard s'éloigna volontairement de quelques pas ; Markovic se laissa entraîner et lui accorda toute son attention.

Desailly, à l'arrière, observait la scène d'un œil intrigué plus qu'inquiet.

Il surprit les mots : « ... *il s'agit de votre femme, monsieur...* », et vit Markovic accuser le coup et presque tituber, en même temps qu'il s'accrochait à l'épaule du motard d'une main et se couvrait la bouche de l'autre, comme s'il était pris de nausée.

Durant une dizaine de minutes, tous l'observèrent en train de tourner en rond et de piétiner l'herbe du bas-côté, se prenant la nuque dans les mains, levant la tête, l'air de prendre le ciel à témoin de son malheur.

Finalement, il revint près de la voiture, sans toutefois se résoudre à remonter à l'intérieur. Voyant ses hésitations, Desailly risqua :

— Monsieur, il faut y aller... Les accusations se poursuivent en direct à la télé. Il faut que vous...

— J'ai tué ces deux hommes, l'interrompit Markovic, le visage figé. Fournier et Peltier.

— Qu-quoi ?

— Je vous dis que je les ai tués, grogna le directeur de la DGSE. Vous m'entendez, espèce d'abruti ? C'est moi. *Moi !*

Il y avait plus que de la colère, de la rage maintenant dans le ton de sa voix, une rage désespérée, celle d'un homme dévasté par le chagrin et la douleur, un homme qui venait de perdre ce qu'il avait de plus cher au monde, et qui avait donné un sens à tout ce qu'il avait fait jusqu'à présent.

— J'ai tué ces deux fouille-merde, vous m'entendez, tous ? fit-il en s'adressant à l'ensemble des gendarmes présents, dont les réactions allaient de la simple perplexité à la sidération. Qu'est-ce que vous attendez pour m'arrêter, hein ? Puisque je vous dis que je suis coupable !

Desailly descendit de voiture, s'approcha de lui et posa une main sur son bras, sans dire un mot, avant de le ramener vers la voiture.

Markovic baissa la tête, l'air absent et abattu.

Docilement, il se laissa installer à l'avant de la voiture, où il demeura prostré sur son siège, atone, anéanti.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# ÉPILOGUE

*Un an plus tard*

Alexia repoussa le dessus-de-lit matelassé, un « boutis » floral en lin blanc, s'approcha de la grosse fenêtre en pin massif du chalet et ouvrit un des battants ornés de rideaux grège pour respirer l'air frais du matin. Aussitôt, le soleil qui avait franchi la ligne de crête du massif, pénétra dans la chambre, illuminant son parquet de chêne clair, ses tapis blanc et le grand lit à baldaquin dans lequel Ghislain dormait encore.

C'était leur première nuit ensemble dans ce chalet traditionnel vosgien bâti sur les ruines de l'ancienne cabane de Ghislain au Grand Rud. Un véritable chalet cette fois, dont la construction avait pris un peu plus de dix mois. Alexia avait trouvé le résultat fantastique, tout comme Ghislain, qui en était le maître d'ouvrage et en avait supporté le coût financier grâce à sa fortune – pas si « virtuelle » que cela – amassée sur le marché des crypto-monnaies.

Elle regarda du côté des corniches rocheuses qui s'étagaient à l'ouest et où, la veille au soir, ils avaient eu la chance d'apercevoir à la jumelle deux loups gris appartenant vraisemblablement à l'une des deux meutes, au total une quinzaine d'individus, présentes sur ces montagnes. Grâce notamment aux photos de Ghislain et au reportage qu'elle avait fait paraître dans le supplément week-end

d'un grand quotidien national, l'ONCFS, l'Office national de la chasse et de la faune sauvage, avait décidé de procéder à un recensement précis de la population lupine des Hautes-Vosges. Et pour une fois, ce comptage n'avait pas débouché sur un abattage. L'État avait joué à fond son rôle de protection des bergers et des éleveurs, non seulement en remboursant à ces derniers tout achat lié à un dispositif de protection, qu'il soit matériel ou animal, mais en leur adjoignant de surcroît – c'était une de leurs principales demandes – le soutien d'agents de l'ONCFS chargés notamment d'effrayer les loups, et d'éviter que des brebis ne soient sacrifiées.

— Oh, tu es là, fit-elle en sentant les bras de Ghislain l'entourer par derrière en même temps qu'il déposait un tendre baiser dans son cou. Bien dormi ?

— Merveilleusement bien, répondit-il.

Elle se retourna dans ses bras et, tête penchée en arrière, plongea son regard dans le sien.

— Pas de regrets ?

— Des regrets ? Tu veux dire, d'être de retour ici ? D'avoir définitivement renoncé à mon ancienne vie d'agent du renseignement ? Pas le moindre ! C'était acté depuis longtemps déjà, non ?

Le procès d'Hervé Markovic s'était ouvert trois semaines plus tôt à Paris. Neuf jurés citoyens l'avaient condamné à une peine de prison de vingt ans, assortie d'une période de sûreté des deux tiers. Le suicide de sa femme Margaret avait probablement joué dans la relative clémence du verdict, en particulier parce que c'était elle qu'il avait cherché à toute force à protéger. Elle avait avoué avant

de mourir, dans un testament, être l'auteur de l'accident mortel qui avait coûté la vie à un homme cette nuit-là, six ans plus tôt, sur le boulevard des Batignolles ; elle avait avoué le délit de fuite et la non-assistance à personne en danger. C'est par hasard que sa voiture accidentée, décrite par plusieurs témoins, avait attiré l'attention de Paul Fournier et Jean-Baptiste Peltier, deux agents de la DGSE qui travaillaient sur une tout autre affaire. Par amour pour elle, et pour la protéger, Markovic s'était débarrassé d'eux avant qu'ils ne puissent témoigner contre elle. Il avait cru que Margaret saurait dépasser le traumatisme subi ; il s'était trompé. Sa vie, les six dernières années, n'avait été qu'une longue descente aux enfers, une épreuve insurmontable. Son quotidien, en apparence si lisse, était en réalité un chaos permanent, un inexorable effondrement intérieur. Les médicaments censés soulager ses troubles anxieux, ses névroses d'angoisse, avaient fini par la tuer.

Sa disparition avait laissé Markovic inconsolable, dévasté. À son procès, il n'avait exprimé aucun regret ; il était resté prostré dans un silence indifférent, ne manifestant d'intérêt pour ce qui se disait que lorsque quelqu'un prononçait le nom de Margaret. Elle n'avait probablement même pas imaginé que ses aveux écrits pourraient nuire à son mari. Son unique souci avait été de dire la vérité, et cette vérité était terrible. Dans la presse, les mots qui étaient revenus le plus souvent pour évoquer cette affaire étaient les mots « pathétique », « sordide » ou encore « gâchis ».

Pierre Delteil, remis de ses blessures, avait comme Ghislain témoigné à charge au procès. Markovic l'avait laissé pour mort. Delteil n'avait dû sa survie qu'à la chance de reprendre

connaissance durant quelques instants, et de trouver la force de s'extraire de la cabane avant que l'incendie ne la ravage totalement.

« L'affaire Markovic » avait mobilisé deux ténors du barreau parisien, et suscité un engouement médiatique hors normes. Ghislain, qui avait obtenu sa réhabilitation quelques mois avant le procès, n'avait éprouvé aucun plaisir à l'énoncé du verdict, pas même de la satisfaction. Markovic écopait d'une peine méritée. Le reste, comme disait Verlaine, n'était que littérature...

— Tu es magnifique, lui dit-il.

— Non, c'est faux, rougit Alexia. Je dois avoir une tête affreuse.

Et comme pour lui prouver ce qu'il avançait, il l'embrassa à nouveau, passionnément.

Au même instant, un long hurlement plaintif, à la modulation singulière, résonna dans la montagne et leur parvint par la fenêtre ouverte.

— Tiens tiens, fit Ghislain. Je crois que nos amis les loups ont l'air d'approuver.

— Quoi, nos petits câlins ?

Il tourna rapidement la tête vers le lit et répondit :

— J'ai l'intention de réclamer bien plus.

— Capricieux ?

— Juste insatiable.

— N'oublie pas que tu parles à une louve dominante Je peux mordre, tu sais ?

— À quoi bon, dit Ghislain. Je suis déjà mordu de toi...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**Du même auteur :**

***CAP NORD: Une romance à suspense au cœur de la Norvège***

**Quand la radio de bord crachote un « 112 »**

**– un homicide à Kampen, un quartier chic d’Oslo –**

**Niels Olsen comprend que la soirée va être longue...**

Selma ne le sait pas encore, mais pour elle c’est un cauchemar encore plus long qui commence.

« Henrik gisait mort dans la cuisine, la police avait envahi leur maison, et voilà que devant ses yeux effarés se tenait Niels Olsen, le premier homme qui avait compté dans sa vie, et dont elle n’avait plus de nouvelles depuis douze ans. « Impossible » était le seul mot qui convenait. Et pourtant... »

Une course-poursuite haletante à travers les paysages de la Norvège du Nord, par-delà le cercle polaire arctique, à la recherche d’un témoin capital – l’unique témoin susceptible de sauver Selma d’une inculpation de meurtre.

***CODE 207 : L'enlèvement - Un thriller haletant au cœur de la Sierra Nevada***

**Laura n’aurait jamais pu imaginer qu’en devenant l’architecte du richissime Norman Ferguson elle se retrouverait, avec lui, enlevée et enfermée dans l’attente du versement d’une rançon de plusieurs millions de dollars.**

Pour Laura, jeune architecte de Chicago, la « maison du futur » que vient de lui commander le magnat des nouvelles technologies, Norman Ferguson, constitue peut-être la commande d'une vie, celle qui assoie définitivement une carrière.

On dit l'homme capricieux, dispendieux... paranoïaque. Le destin va au moins lui donner raison sur ce dernier point. Alors qu'il visite en compagnie de Laura le chantier de sa future maison, sur la rive nord du lac Sonoma, au cœur de la Sierra Nevada californienne, il est enlevé avec elle et enfermé dans l'attente du versement d'une rançon.

Pour l'agent spécial du FBI Jennifer Harsh et le bureau du shérif local, c'est une longue enquête qui commence.

